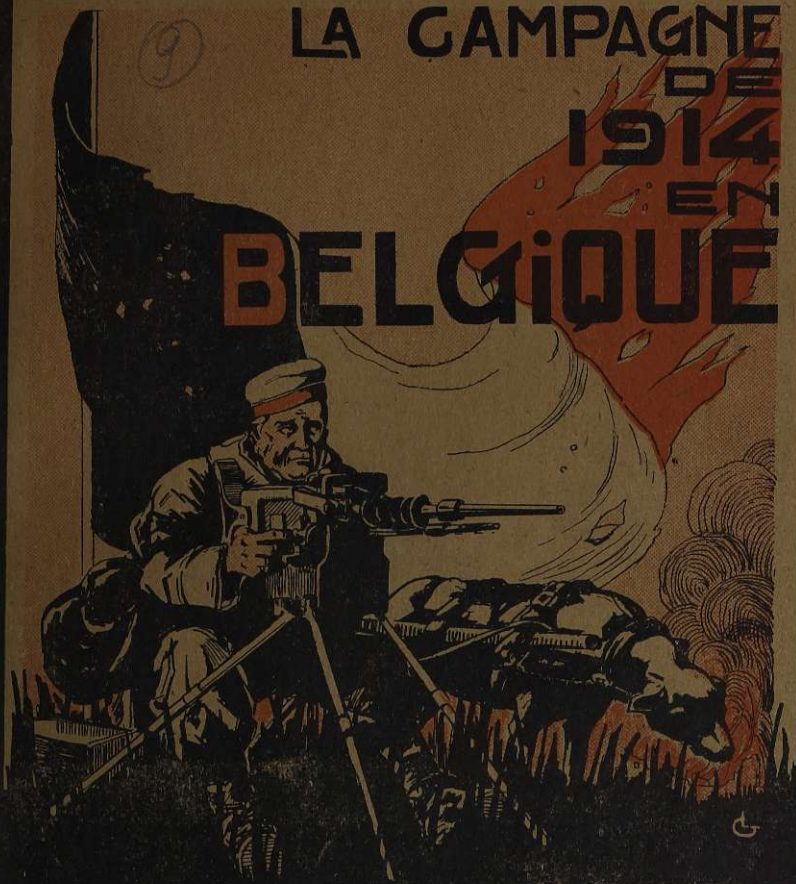


PRIX 2^{fr}

LA CAMPAGNE
DE
1914
EN
BELGIQUE



„La Belgique sous la botte allemande..

NOTES ET REPORTAGES
par

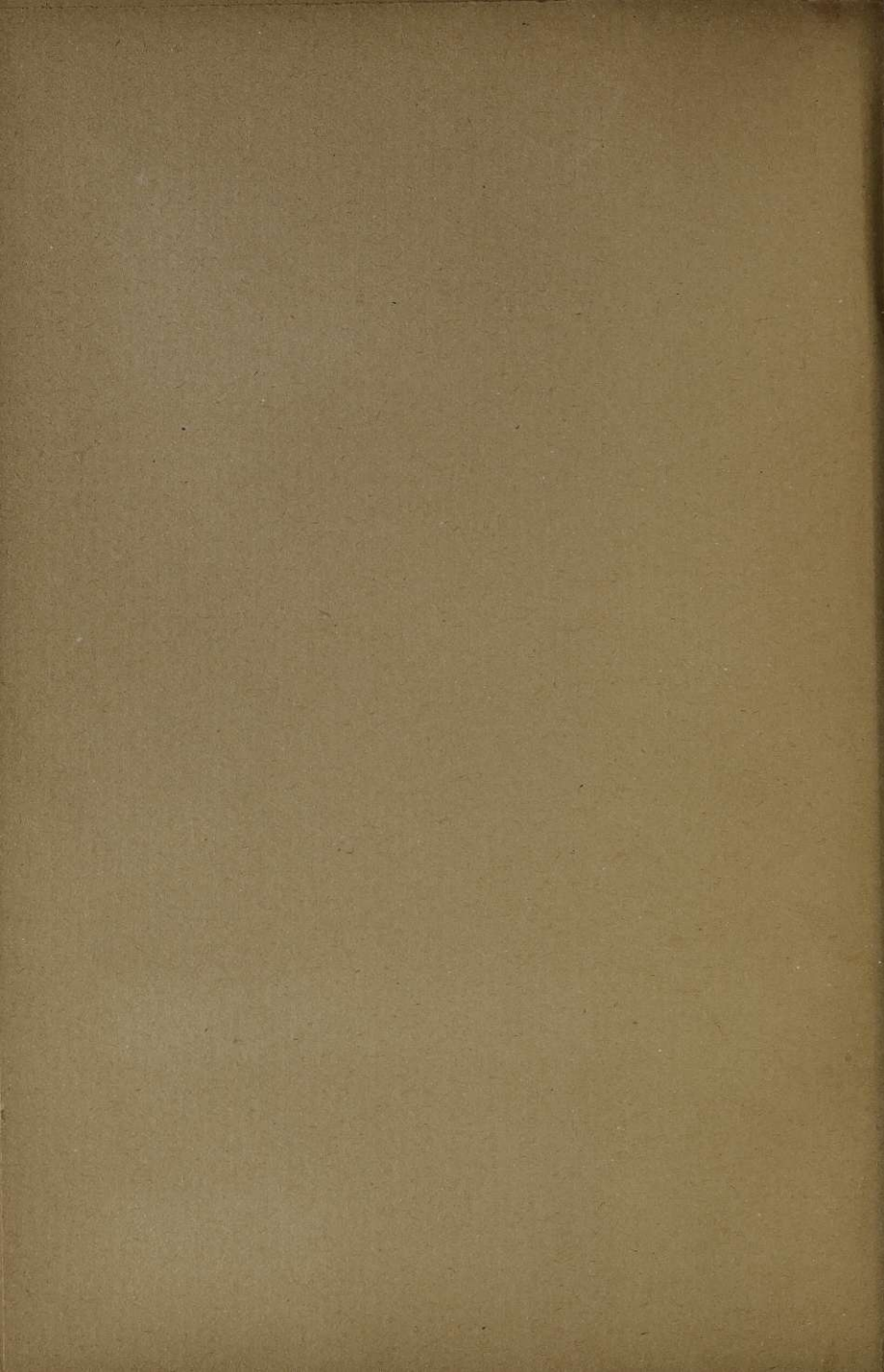
ALBERT DE GOBART

PRÉFACE
DE LOUIS
DUMONT
WILDEN

GROQUIS
PAR
LUCIEN
GUY

NOTES
ANVERSOISES
DE CH. FLOR
O'SQUARR

MLA
17447



NOTES ET REPORTAGES

LA

CAMPAGNE DE 1914
EN BELGIQUE



SOUS LA BOTTE ALLEMANDE

PAR

ALBERT de GOBART



Édité par « Paris-Télégrammes »

156, Rue Montmartre, Paris

Droits de traduction et reproduction réservés

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1918

1918

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1918

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

Préface



Il arrivait souvent, aux Belges, il y a six mois encore, de douter de leur nationalité : ils étaient Wallons, Flamands, « Français d'origine », rarement complètement, franchement et fièrement Belges. Leur patriotisme était timide et s'ignorait.

La guerre qui ravage en ce moment leur pays, l'invasion la plus brutale et la plus cruelle les a brusquement révélés à eux-mêmes ; l'admiration que leur témoigne l'Europe et particulièrement la France leur donne une fierté qu'ils sont tout étonnés de se découvrir. Par un

Préface

extraordinaire coup du sort, ce peuple commerçant, pacifique, d'esprit pratique et terre-à-terre a été brusquement mis dans la nécessité d'être héroïque : il s'en est tiré à son honneur, et cela suffit pour nous donner les éléments d'une véritable épopée ; nous assistons au prodigieux spectacle d'un peuple formé par la guerre.

Avant le terrible danger qui, fondant sur la Belgique a fait plus en une heure que quatre-vingt ans d'efforts les Belges — on peut bien le dire aujourd'hui puisque c'est le passé — n'étaient pas bien certains d'avoir une véritable patrie en ce sens que le sentiment national était pour eux singulièrement confus et mal défini. Le bas peuple s'élevait difficilement au-dessus de l'esprit de clocher ; les classes cultivées, cherchant vainement à étayer la notion de la patrie sur une culture qui leur fût propre, hésitaient entre diverses doctrines, soit qu'elles voulussent expliquer le fait belge contemporain par l'ingénieuse théorie de l'historien Pirenne qui voit, dans les Pays-Bas flamands et Wallons une sorte de synchrétisme éternel où se rencontrent, en un heureux amalgame, les civilisations françaises et germaniques, soit qu'en un positivisme un peu plat, ils admissent que les avantages économiques que flamands et wallons

Préface

trouvaient à vivre ensemble fussent suffisants pour constituer les éléments d'une sorte de patriotisme mercantile analogue au sentiment qui unit les bénéficiaires d'une « raison sociale » prospère. Ces idées, si ingénieusement défendues qu'elles fussent, ne pouvaient évidemment remplacer le haut, le grand sentiment de la Patrie. L'âme belge, pour la plupart des Belges, n'apparaissait guère que comme une création académique, un thème de discours, et le respect un peu ironique qu'on pouvait avoir pour ceux qui la défendaient et la développaient ne pouvait arrêter les énergumènes flamingants qui, dans leur particularisme étroit rêvaient d'extirper la culture française des provinces flamandes et d'imposer la langue flamande aux provinces wallonnes non plus que les énergumènes wallons qui, dans la violence de leur riposte, allaient jusqu'à méconnaître aux Flamands le droit de parler et de cultiver leur langue.

La guerre a nettoyé l'histoire de toutes ces funestes querelles. Devant l'invasion allemande pas un Flamand, pas un Wallon qui ne se soit senti instantanément et éperdument Belge.

Mais ce prodige n'est pas le seul auquel nous ait

Préface

fait assister cette tragique aventure. Qu'un peuple de bourgeois, d'artisans, de cultivateurs laborieux, énergique mais peu guerrier et surtout peu militaire de tempérament, merveilleusement organisé pour l'industrie, pour le commerce, pour tous les arts de la paix, mais nullement préparé à la guerre, ait pu tenir en échec pendant plusieurs semaines la plus formidable puissance militaire de l'Europe, voilà certes de quoi passionner les historiens, de quoi enthousiasmer les poètes.

Mais ni l'heure des poètes, ni l'heure des historiens n'est encore venue. Les uns et les autres manquent de recul : la Muse, même la muse héroïque, ne parle aux poètes que dans le silence et la paix, et l'historien moderne ne travaille que sur des documents contrôlés. En fait de documents, nous n'avons encore que les communiqués du général Joffre. Ils sont merveilleusement sincères et véridiques en leur sobriété, mais pour qui serait tenté, dès aujourd'hui d'écrire l'histoire de la guerre, ils sont insuffisants.

L'heure reste aux journalistes. Et encore ceux-ci, gênés par la censure, et par la nécessaire sévérité des états-majors, qui craignent justement les indiscretions,

Préface

en sont-ils réduits à des anecdotes, à des visions fragmentaires qu'ils ont pu recueillir quand ils ont été assez débrouillards pour rester là où il y avait quelque chose à voir, pour se confondre avec les malheureux réfugiés, pour se mêler aux populations envahies. Ils ne voient ainsi d'ordinaire que l'envers de la guerre, mais ils ont l'écho des actions héroïques qui se passent au premier rang, ils vivent en marge de l'épopée. Mais en vivant en marge de l'épopée, ils nous donnent une vision de la guerre plus vivante et peut-être plus actuellement vraie que celle des historiens, sinon que celle des poètes. Ils nous donnent, dans tous les cas, de la guerre, la vision dont, présentement, nous devons nous contenter.

M. de Gobart fut un de ces journalistes débrouillards que les circonstances ont servi : il a assisté à la première partie de la campagne de Belgique, celle où l'armée belge fut seule, ou presque seule à soutenir l'effort. Il a vu l'ivresse des premiers succès, et il l'a partagée ; il a vécu les heures d'enthousiasme qui suivirent l'étonnante défense de Liège. Hélas ! elles ont été suivies d'autres heures d'inexprimable angoisse.

L'arrivée de l'armée allemande à Bruxelles au len-

Préface

demain du jour où l'on croyait encore à la victoire des armées belges, fut pour les Belges la plus douloureuse épreuve.

Il faut avoir vécu là-bas, « sous les Prussiens » pour savoir ce que c'est que la juste haine d'un peuple pour l'envahisseur.

Mais M. de Gobart ne s'attarde pas à analyser des sentiments. Ce qu'il nous donne dans ce petit livre, ce sont les pages de son carnet, c'est au jour le jour, — dans la vivacité sans prétention de la notation au jour le jour — le récit de la campagne d'un journaliste débrouillard.

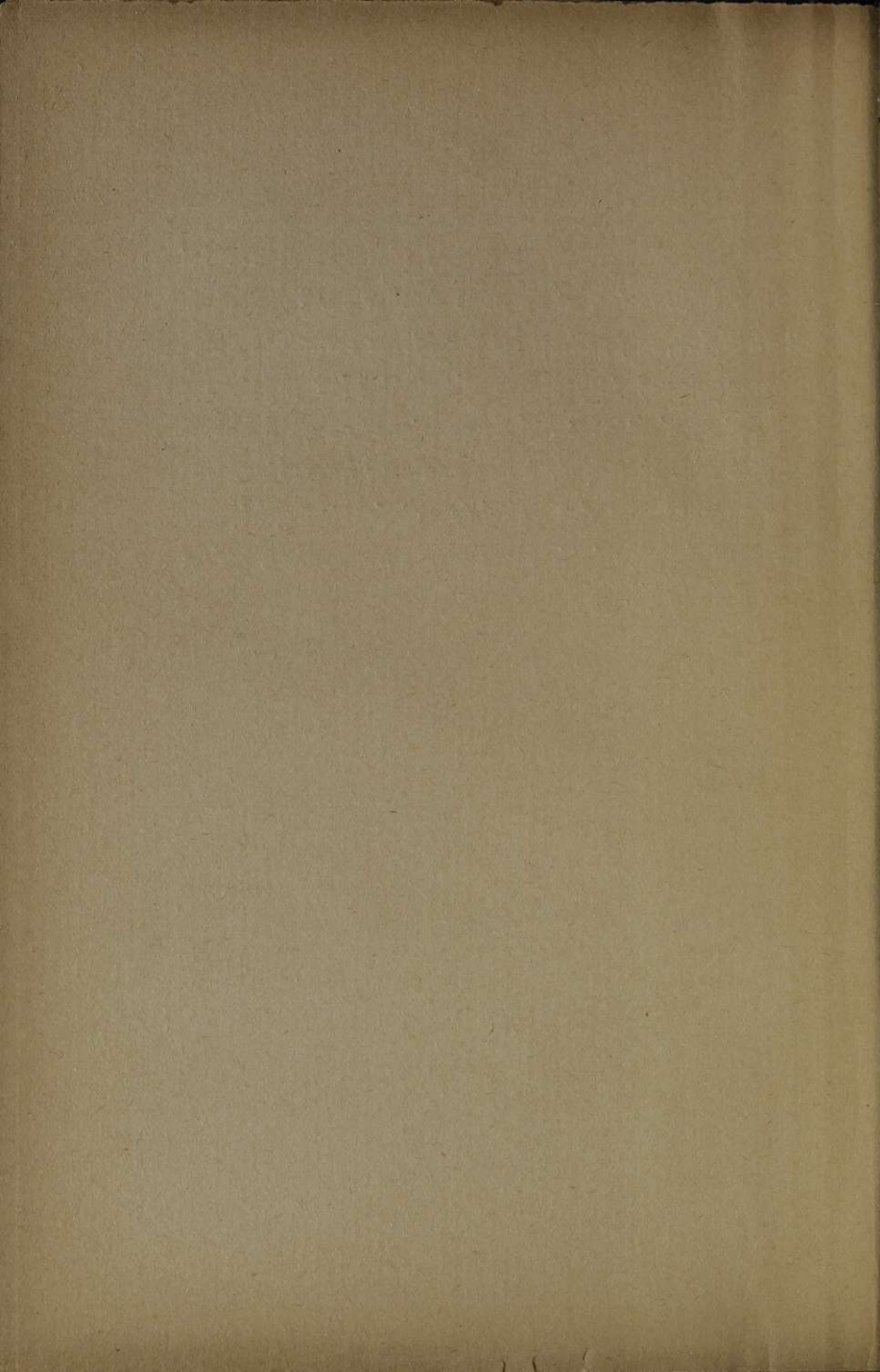
Non seulement il a vu Bruxelles sous les Prussiens, mais il a fait la route de France en Belgique au moment de la mobilisation, il a vécu ardemment ces heures d'attente tragique, mêlées d'espérance et d'inquiétude, il a vu Anvers assiégée, il a assisté à quelques-unes des sorties héroïques de la garnison, il a été entraîné dans les bagages de l'armée belge en retraite sur Anvers, et c'est de tous ces grands événements, qu'il a décrit de fragmentaires aspects, fournissant ainsi des documents précieux à ceux qui, plus tard, voudront écrire l'histoire ou l'épopée belge de 1914.

Préface

Entre autres mérites, ce vivant témoignage a celui de venir le premier, et de nous donner sur l'état d'esprit en Belgique pendant les premières semaines de la guerre quelques indications d'autant plus précieuses que l'auteur s'est contenté de consigner ce qu'il entendait dire sans se risquer à des analyses hasardées. Ces notes ne sont que des clichés cinématographiques, mais quoi de plus intéressant en ce moment-ci, qu'un « film » de la guerre ?

L. DUMONT-WILDEN.

Paris, 15 novembre 1914.





ANVERS

Notes Anversoises



Dans la bousculade d'événements où nous sommes entraînés depuis trois mois, à peine conservons-nous assez de sang-froid pour noter ponctuellement des faits. Ce sera plus tard la tâche de l'historien de chercher parmi les chronologies militaires des impressions, des jugements, des moralités, des phénomènes d'opinion, et sans doute y réussira-t-il malaisément car les journaux de ces temps tragiques ne lui fourniront ni indications ni témoignages. Les journaux d'Anvers, notamment, ne reflètent en aucune façon la physionomie, la disposition d'esprit et — pour employer une locution courante — l'état d'âme de la population anversoise

durant les soixante-huit journées écoulées avant la chute brusque de la place. Plus tard les Anversois eux-mêmes seront positivement incapables de se rappeler comment ils ont vécu ces jours, quels propos leur inspirait le grondement lointain du canon, quels sentiments les agitèrent et surtout par quel miracle d'auto-mystification ils arrivèrent à l'accablante évidence du péril sans en avoir, fut-ce une seconde, accepté le soupçon ou le pressentiment. Jusqu'au mercredi 7 octobre, soit quelques heures seulement avant l'explosion de la première bombe, les Anversois s'étaient persuadés que cette guerre s'achèverait sans qu'ils en eussent été atteints.

Cette illusion s'établit presque universellement dès le 4 août, date de la déclaration de l'état de siège. On était révolté par l'invasion mais, bien qu'elle attestât chez les Allemands un impudent mépris de la foi jurée, on inclinait à accueillir l'explication qu'ils prétendaient accréditer dans notre infortuné pays. Il ne s'agissait ni de conquête, ni surtout d'annexion. La violation de la frontière dans la direction de Visé, la course vers Liège, l'attaque des forts et de la ville répondaient à des « nécessités militaires » et n'entraîneraient point de conséquences politiques. Que se proposaient Guillaume II et le grand état-major de Berlin ? Traverser la Belgique en suivant le cours de la Meuse, remonter la Sambre, pénétrer en France par le Nord, bousculer, battre, détruire les armées de la République, surprendre Paris, imposer la paix aux Français et, ce premier triomphe obtenu, se tourner vers les Russes en voie de formation pour, avec l'Autriche, consommer cette campagne par une se-

conde et dernière victoire. Et tel était bien en effet le plan allemand.

Les Anversois assez pondérés pour dominer leur émoi patriotique faisaient valoir que la riche métropole se trouvait par bonheur située en dehors de l'itinéraire allemand. Inutile de passer par Anvers pour marcher de Visé sur Maubeuge. Les événements confirmèrent ce calcul et renforcèrent dans les esprits cette notion un peu simpliste de la guerre moderne. Après Liège, Namur; après Namur, Charleroi. Quand ils ne rencontraient pas la confirmation de leurs vues dans les nouvelles de la guerre, dans la progression de l'envahisseur, les Anversois la demandaient à des considérations stratégiques en harmonie avec elles. Ainsi ils s'expliquèrent la prise de Tirlemont, ensuite la prise de Louvain par le souci d'assurer aux Allemands la pratique du chemin de fer, comme aussi l'occupation de Bruxelles. Anvers n'en était pas menacé. De fait, après le 20 août, trente-neuf jours s'écoulèrent avant que l'ennemi s'attaquât au premier ouvrage de la Position Fortifiée d'Anvers — la P. F. A. comme nous disions dans notre argot d'alors.

Trente-neuf jours — du 20 août au 28 septembre — durant quoi les gens d'Anvers s'encouragèrent et s'habituaient à la confiance. Par deux fois l'ennemi avait bombardé Malines mais il se gardait de s'y établir. Il opérait entre Bruxelles et Vilvorde et dans la région située entre Malines et Termonde, mais sans avancer vers la P. F. A. Il brûlait Louvain; il saccageait Aerschot; il détruisait complètement Termonde, Hofstade,

Capelle-au-bois ; mais il paraissait admettre, comme les Anversois eux-mêmes, que la métropole demeurât située en dehors des opérations de guerre. Bien mieux : il respectait Gand. Une division allemande en marche au nord de Termonde s'arrêtait spontanément à Melle et, de là, signifiait ses réquisitions à la ville sans y pénétrer. On disait couramment en Belgique, à cette époque, qu'une sorte de traité était intervenu entre la ville de Gand et l'ennemi qui conférait au chef-lieu de la Flandre Orientale d'éternelles immunités.

— C'est chose convenue, répétait-on. Les Allemands n'entreront jamais à Gand.

Les Anversois en déduisaient qu'ils ne viendraient jamais non plus à Anvers. Ils en étaient convaincus.

J'en puis déposer aujourd'hui avec certitude car j'avais évité la contagion de leur vertige.

Cela tient sans doute à ce que souvent, avec des collaborateurs du journal, je parcourais en auto les trois lignes de défenses de la P. F. A. jusqu'en vue des avant-postes ennemis.

L'importance des efforts accomplis ne permettait point d'écarter l'éventualité d'une agression. Impossible de rien imaginer de plus formidable ni — au dire des officiers du génie — de plus parfait. Ce qu'on a là-bas, en deux mois, remué de terre, réuni de canons, accumulé de remparts et de barricades, abattu de bois, détruit de parcs et de maisons, inondé de plaines, c'est fou ! On s'attendait à l'assaut de vive force et la venue de l'assaillant s'annonçait à peu près chaque jour par des incidents dont les communiqués officiels ne fai-

saient point mention : hier on poussait jusqu'à Hofstade et voici que ce matin on n'y pouvait plus aller ; hier nos chasseurs à cheval étaient au sud de Putte et nous les trouvons aujourd'hui à cinq cents mètres au nord ; avant-hier nous avons déjeuné dans un cabaret de Wil-lebrook que les obus viennent d'écraser. L'ennemi se rapprochait et les Anversoïis ne s'en doutaient point.

Quand on les en avertissait, la plupart répondaient avec assurance :

— Peu importe ! Ce sont là diversions improvisées pour troubler nos alliés. N'en tenez pas compte. Les Allemands n'assiégeront pas Anvers.

Et ils ajoutaient :

— Avez-vous seulement la moindre idée de ce que le siège d'Anvers coûterait à l'ennemi ?... Il lui faudrait immobiliser autour de la place une armée d'au moins cinq cent mille hommes pendant au moins six mois, peut-être davantage, et nous n'aurions pas souci de la durée de l'investissement puisque nous pourrions toujours nous ravitailler par l'Escaut. Le siège d'Anvers est impossible.

Soit. Cette conviction fut à peine effleurée par la surprise du lundi 28 septembre.

Ce jour-là, vers 9 heures du matin, je quittais Anvers en auto, avec M. Fernand Rondeau et M. Maurice Ganchez, pour une visite aux avant-postes. A dix heures nous nous arrêtons au pont de Walhem. Il y avait du nouveau : dans la nuit ou au petit jour, les Allemands s'étaient décidés à occuper Malines — ce dont ils s'étaient abstenus depuis le 20 août — et le fort de

Walhem cherchait à les en déloger par le tir continu de ses quatre pièces de coupoles vers le sud. On nous autorisa à pousser vers Malines en nous recommandant de ne pas dépasser les grand's-gardes. Ainsi nous nous arrê tâmes, entre le fort et la ville, devant un parc où nos fantassins creusaient des tranchées et disposaient des mitrailleuses. On pensait que l'ennemi sortirait de la ville pour déployer son infanterie à la conquête d'un ou de deux kilomètres de terrain. Tel n'était pas l'avis d'un officier supérieur d'artillerie qui soupçonnait l'attaque du fort par les obus de 420. Nous nous éloignâmes après une heure d'attente sans que l'infanterie allemande se fut montrée.

Nous nous proposons de gagner Termonde pour rentrer à Anvers par le pays de Waes mais la route nous fut interceptée à trois kilomètres au sud de Baeserode : les Allemands l'occupaient depuis le matin. Comme nous disposions encore de deux à trois heures, M. Gauchez nous suggéra de retourner à Walhem avant de rentrer à Anvers. Entendu ! A cinq ou six kilomètres du pont, nous comprîmes que la situation s'était aggravée : sous une pluie torrentielle, des milliers de fugitifs piétinaient dans la boue. Les prévisions de l'officier d'artillerie s'étaient réalisées : les Allemands accablaient le fort de leurs grosses pièces et le village fuyait.

— Si vous voulez juger des effets du 420, nous dit un capitaine d'état-major, garez votre auto et suivez-moi.

De l'autre côté du pont, au sommet du village, s'élevait un moulin où nous montâmes. Chemin faisant, no-

tre guide nous apprit que l'attaque du fort s'était ouverte à midi et demie et que les monstrueux obus s'abattaient autour de lui à raison d'environ six par heure, soit de dix en dix minutes. A ce moment, les terrassements seuls avaient été atteints. Le commandant, interrogé par téléphone, répondait de la constance et de l'entrain de sa garnison. Il rendait coup pour coup, s'appliquant principalement à rendre Malines inhabitable à l'ennemi. Une distance de moins de 500 mètres nous séparait de ses coupôles que nous dominions parfaitement.

On n'imagine point, on ne décrit point l'explosion d'un obus de 420. La photographie vous en a révélé les effets. Essayez d'en supposer le hurlement monstrueux, la détonation infernale, ses immenses gerbes de pierres, de terre, de fumée noire dont la moindre dépasse la hauteur d'un gratte-ciel de dix étages. Un torrent de flammes et de débris vomis par un enfer, — c'est le 420. Ce jour-là, j'en vis éclater cinq dont le troisième fit brèche largement au saillant ouest et dont le cinquième mit hors de service les deux pièces d'une coupole. Notre capitaine calculait que Walhem serait muet dès le surlendemain. Le fort a tenu jusqu'au vendredi soir et ce fut une magnifique résistance. Simultanément l'ennemi bombardait Wavre-Sainte-Catherine, Lierre et Kessel.

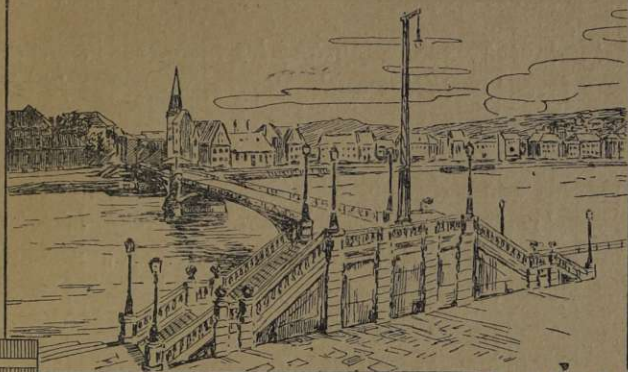
La censure s'opposa au récit de notre excursion mais nous n'avions pas reçu commandement de nous taire et d'autres que nous passèrent à Walhem ce soir-là. La réalité fut connue mais elle n'ébranla point la confiance

des Anversois. Il fut proclamé que nous exagérons sottement la puissance des obus allemands et les périls de la P. F. A. L'illusion persista malgré le bombardement de la ville et du fort de Lierre; elle s'évanouit seulement — et alors avec une soudaineté folle — quand le gouverneur militaire, le lundi 5 octobre, au cours de sa dernière proclamation, énonça publiquement que le bombardement était une éventualité à quoi il convenait de se préparer. Le surlendemain 7, il enjoignait aux bourgmestres de la P. F. A. de faire évacuer les villages et les Anversois, subitement désabusés, se ruèrent aux gares et aux routes pour désertir leur ville que l'ennemi devait envahir dès le vendredi 9.

Insistons-y. Les habitants d'Anvers ne se sont pas désintéressés du péril : ils l'ont ignoré ou ils n'y ont pas cru. Ils ont vécu ce rêve étrange de demeurer jusqu'au bout les spectateurs privilégiés d'un conflit où ils ne prévoyaient point qu'ils seraient bientôt entraînés.

De là chez eux, jusqu'au bout, cette relative sérénité dont se sont étonnés quelques passants.

CH. FLOR O'SQUARR.



LIÈGE

A travers la Belgique
pendant l'Occupation Allemande
(Notes de Route d'un Volontaire)



Ces notes n'ont pas la prétention d'être des pages de littérature ou de roman. C'est du reportage sincère, simplement. Ce sont les notes d'un carnet de route couchées sur le papier chaque soir au retour. Elles racontent des faits vrais et traduisent des choses vues: par suite, elles présentent un certain intérêt rétrospectif.

Leur seule prétention est d'être des récits d'heures vécues.



J'ai volontairement supprimé les histoires d'horreurs qui me furent certifiées authentiques, mais que je n'ai pas pu contrôler.

De pareils récits servent trop à émouvoir les peuples des quatre coins du monde ; la Belgique, cependant, n'a besoin de la pitié de personne et les histoires vraies sont, hélas, déjà suffisamment des « histoires de brigands ».



Faut-il rappeler la brutale agression allemande ?

Le dimanche 2 août, à sept heures du soir, l'Empereur fait dire à la Belgique :

— Sois gentille ! Après la victoire, je serai bon.

Le lundi matin 3 août, on demande la réponse...

Or, le dimanche, dans la nuit, les troupes allemandes violaient la frontière belge !



La réponse ! On sait ce qu'elle fut.

Liège : son défenseur, l'immortel général Leman, son armée de héros. Vingt mille hommes qui tiennent en échec trois cent mille brutes pendant près de quinze fois vingt-quatre heures...

Puis, l'envahissement...

Huit cent mille guerriers professionnels descendent du colossal empire, tuent les enfants, violent les femmes et assassinent les prêtres ; puis incendient, pillent, volent et boivent.

Belle conquête, en vérité.

A. DE G.

De Paris à Bruxelles

par la route



Ce 8 août 1914.

Paisiblement Levallois, faubourg parisien, s'éveille. Il est à peine six heures et sauf un vieux rentier qui a des insomnies et promène déjà son cabot le long des trottoirs, la rue est calme et encore déserte.

Devant la maison, la puissante limousine attend, inspirant une haute idée de force. Tandis que Mathieu Harzé, wallon vigoureux, au visage énergique, aux paroles rares, prépare son moteur, verse sans discontinuer des bidons d'essence dans un réservoir immense et laisse couler de l'huile comme s'il en pleuvait, notre second voyageur s'occupe ailleurs.

Ce voyageur est Corneille van de Kerkhove. C'est un Bruxellois et il le fait bien voir. Déjà il fume et déjà il jure et déjà aussi il plaisante, il « swanze » pour parler comme lui. C'est un homme de bonne taille, au visage haut en couleur, au parler imagé. Il est en bras de chemise et, méthodiquement mais lentement, posément,

tout en riant, il empile dans la voiture, une limousine cinquante chevaux, le matériel de guerre que nous allons amener à Bruxelles où on l'attend ce soir. Car, ces deux hommes gais, résolus mais qui n'ont pas crû devoir se barder de fer sont, tout simplement venus de Bruxelles, avec leur puissante auto, chercher à Paris des matériaux français dont les forts de Liège et de Namur ont un grand et immédiat besoin. Héroïsme bourgeois... très simple.

J'ai moi, quelques plis officiels à remettre à Bruxelles à telle personnalité et l'ambassade de Belgique a crû devoir nous joindre pour ne faire qu'une expédition par la route peu sûre et pour que, au moins, un de nous trois ait des chances d'arriver dans la capitale remplir la double mission.

En fait, on me confie, à moi simple journaliste parisien, engagé volontaire belge, des papiers importants, du matériel de guerre, une voiture et par dessus le marché la vie de deux hommes ! C'est beaucoup... brusquement et j'en suis moi-même surpris.

Donc, nous nous équipons, nous nous préparons en plaisantant et bientôt, la petite expédition est prête : Harzé au volant, van de Kerkhove sur son matériel et moi conducteur chargé de la carte.

Quelques personnes, au ronflement du moteur, ont ouvert leurs fenêtres. On voit le drapeau belge voisiner avec les trois couleurs françaises si gaies, si claires, on voit les « S. M. » blancs et les cachets officiels collés un peu partout sur la voiture et les curiosités s'éveillent.

— S. M., dit un gamin, ça veut dire service militaire ! C'est des belges...

— Mais non, fait un particulier observateur, c'est « Sa Majesté », donc, voiture du roi.

Mais quelqu'un dit ce qui en est exactement. Alors, en un instant la voiture est entourée, des mains se tendent. Des femmes versent des larmes d'attendrissement et tout ce monde d'étrangers souhaite bon voyage en termes chaleureux, comme à des amis, comme à des parents, mieux, comme à des frères, comme à des fils. Et nous démarrons et nous voici roulant vers Asnières, Enghien et Chantilly à toute vitesse.

*
**

A toute vitesse... de temps en temps, car tous les quatre kilomètres, la route est barrée. Ici c'est une charrette mise en travers du chemin, là une herse aux pointes menaçantes. Voici une chaîne formidable, qui tiendrait sur ses ancres un vaisseau de guerre et qui est attachée à deux arbres. Partout des hommes, baïonnette au canon, brassard au bras, gardent les barrages.

Il faut stopper... à distance et montrer patte blanche.

J'ai, pour nous trois, un sauf-conduit signé du gouverneur militaire de Paris. Lorsque nous sommes arrêtés par un soldat gradé, tout va bien, nous passons. Mais lorsqu'il s'agit d'un factionnaire mobilisé, en blouse grise et surtout lorsque la sommation est faite par un particulier, nous perdons un temps précieux. Il faut montrer le cachet, insister et parlementer. Ici on

dût aller chercher l'instituteur, là le curé. Plus loin, les hommes de garde allèrent au fond du village chercher le maire qui dînait déjà ou encore. Ils voulaient simplement visiter la voiture !

Mais tout s'arrange et nous voici à Saint-Quentin.

Arrêt pour laisser passer un train que deux mille personnes acclament et qui amène des réservistes de Cherbourg vers Arlon ! Tandis que nous attendons, un brigadier de gendarmerie, entendant l'accent terriblement bruxellois de ce farceur qu'est van de Kerkhove, nous prend pour des espions prussiens et réclame :

« — Donnez-moi donc tous vos papiers que je juge un peu où c'est que vous allez, si pressés que ça ! »

On re... ressort les papiers, tous les papiers, même la lettre du ministre de Belgique à Paris, qui prie les autorités militaires et civiles de me laisser passer et de me protéger. Le gendarme les déchiffre, entouré, très entouré. Alors, c'est du délire ! Cent personnes, venues pour aider le gendarme à empaler les « espions », nous acclament, saluent en nous toute la Belgique, la valeur de tous les Belges et l'espoir de la France qui, à tort ou à raison, se figure actuellement que de la résistance des Wallons et des Flamands dépend le sort de la guerre.

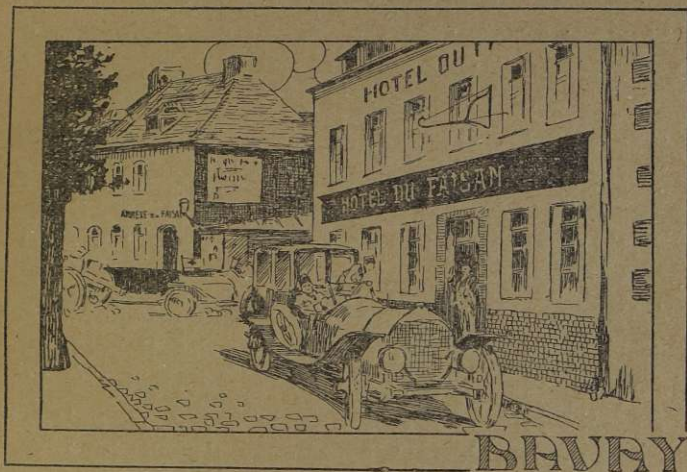
Nous filons au plus vite...

Ah ! Guillaume Impérator, César des Inaugurations et des Anniversaires, as-tu jamais cru que les Belges pourraient un jour être considérés comme capables de

mettre en échec tes armées, dont on parlait tant mais qu'on voit enfin à l'œuvre... Et quelle œuvre !!

*
**

Nous voici à Bavay. Il est midi. Nous arrivons pour entendre crier sur la place, par le sonneur communal,



devant le beffroi modeste mais joli, qu'il va falloir préparer la ville à recevoir un train de cinq à six cents blessés belges.

Le coup est dur, pour nous, qui n'osions songer aux blessés. Presque en même temps, nous apprenons qu'on a évacué sur Lille trois cents autres blessés belges. Et cela nous attriste infiniment, profondément.

Tant d'épisodes presque comiques le long de la route, le long ruban cinématographique de la splendide campagne de France, le calme des populations aux champs et le travail agricole observé partout le long du chemin nous avaient presque fait oublier la guerre, l'horrible fléau qu'est la guerre. L'arrivée prochaine des blessés, des premières victimes de l'agression allemande nous rappelle à la réalité triste. La voiture roule plus lentement; nous sommes lourdement peinés...

Mais voici des cris, des acclamations. C'est un train d'artilleurs, avec le matériel juché sur les wagons, qui passe, en gare. Les blessés sont oubliés, l'horreur des batailles aussi, et l'on ne songe plus qu'aux victoires, à l'anéantissement prochain de ce peuple présomptueux, qui mérite l'ultime leçon, celle qui va diviser en petits Etats sans importance l'Empire qui ne craignait que Dieu.

A l'hôtel du Faisan, le patron offre une bouteille de vieux bon Bourgogne en l'honneur des Belges. On trinque, on cause et nous apprenons que nos voisins de table sont de joyeux tapageurs maquignons, qui ont vendu « favorablement », comme ils disent, leurs chevaux aux officiers de la réquisition.

Là des blessés, ici des affaires.

Bats toi, brave soldat français ou sublime pioupiou de Belgique, tu ne changeras jamais cela. C'est éternel!

Cela n'empêche pas, du reste, le compagnon du spéculateur heureux d'envoyer à l'un de nous une carte postale, datée du 8, et sur laquelle il écrit :

« Nous devons une fière chandelle (*sic*) à la vaillante Belgique. »

Déjà, celui-là avait compris...

* * *

Nous voici à la frontière belge. Nous, Belges, nous nous figurons alors avoir enfin passé le moment critique. Nous rentrons chez nous, rendant service à notre pays, munis de papiers signés du ministre de Belgique à Paris ! Hélas, nos tribulations commencent. A la douane, tout va bien. Le brigadier belge se rend compte que nous ne sommes ni des espions, ni des malfaiteurs, et nous donne le : « Allez, ça va bien ! » le plus cordial et le plus engageant. Mais voici un premier arrêt devant un chariot qui barre la route. On prend nos papiers, on les tourne, on les retourne et on nous donne l'absolution. Seulement les hommes présents n'arrivent pas à enlever le chariot. Ils reculent à gauche le timon et nous passons sur l'accotement.

De loin, posté à un virage éloigné, un garde civique en civil, ruban tricolore au bras, a vu la scène. Nous passons devant lui en quatrième vitesse. Il fait signe d'arrêter. Nous passons. Il épaule, vise et tire, paraît-il. Le bruit du moteur nous empêche d'ailleurs de l'entendre.

Tout est bien... du moins pour l'instant. Mais le coup de feu a été entendu par la garde de Sars-les-Bruyères, à un kilomètre six cents mètres.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, des hommes, que nous saurons après être encore des

gardes civiques et quelques éner gumènes que commande le chef socialiste de l'endroit, dressent des barrages sur les routes latérales et font une barricade de chariots et de toutes sortes de matériaux agricoles. La route, notre route est laissée libre jusque dans le village de Sars, mais, tout de suite après la courbe, voici la barricade.

Nous voyons de loin courir les femmes, les enfants, les hommes. Nous supposons l'alerte et nous ralentissons.

Ah ! surprise, l'alerte, c'est contre nous. L'ennemi, c'est nous dans notre voiture. Le signal, c'est ce coup de feu que nous n'apprenons qu'ici et que vient de tirer la sentinelle sur la route.

Les gars de Sars nous mettent en joue. Vingt-cinq fusils sont là, braqués sur nous. A peine l'auto ralentit-elle que deux hommes, armés de revolvers, sautent sur le marchepied. Harzé arrête la voiture, un pistolet sous le nez. Van de Kerkhove s'agite, se secoue, proteste, mi-tragique, mi-comique, devant un revolver qu'un bras passe par la glace ouverte de la portière.

Je prends conscience de ma responsabilité et je descends, précédé et suivi de gardes armés, et vais vers la barricade.

— N'approchez pas ou je tire, crie à tue-tête le chef du poste, en me mettant en joue.

Et il épaule. Je suis à quelques mètres. Je m'arrête.

— Voici nos papiers, voyez-les.

— Je m'en f...

— Qui est chef, ici ?

— Attendez-le et ne bougez pas. Arrêtez le moteur.

La route est déserte. L'auto seule l'occupe au milieu. Harzé veut se garer à droite. Il n'en a pas le temps, il est bousculé, arraché de la voiture. Il arrête le moteur. Van de Kerkhove, quoique très ému, allume un gros cigare, dans le fond de la limousine. Enfin, des rangs des gardes sort le curé de Sars. Il vient nous interroger, il voit nos papiers et conseille de nous laisser passer. C'est trop beau, hélas !

— S'ils font un pas, nous tirons, dit le chef.

Bientôt voici qu'arrive le bourgmestre, puis l'instituteur, puis d'autres.

En vain nous essayons de parler, rien, rien, rien. Nous sommes copieusement insultés...

Nous apprenons qu'on a téléphoné à la gendarmerie de Frameries à deux kilomètres de là et nous attendons encore, toujours devant les fusils en joue, derrière la barricade, près du curé qui, maintenant, prêche... à nous... le calme et le pardon des fautes ainsi que le besoin de la foi !

* * *

La force armée s'amène, que représente un brigadier de gendarmerie venu de là-bas à bicyclette, tout seul. Il me crie de loin :

— « Haut les mains !... » « Approchez... » Puis : « Arrêtez ».

— Vos papiers.

Je les montre. Il se rend compte de la gaffe et parlelemente près de la barricade avec les gardes. Mais rien

ne bouge. Alors il revient et voici le comble des combles.

— « Vous êtes parfaitement en règle me déclare à mi-voix le brigadier. Mais je suis seul ici. Ces gens exaltés ont entendu tirer et ne veulent à aucun prix croire qu'ils se sont trompés sur vos intentions et vous laisser partir. Si je vous faisais quitter le village, ils tireraient sur vous, même sur moi. Nous allons téléphoner à Mons que je suis impuissant...

Que répondre à cela ? Nous en restâmes ahuris. Pendant une heure on attendit que Mons envoyât des gendarmes et enfin nous partîmes entourés de gendarmes à bicyclette et de dix hommes de Sars-les-Bruyères, également à vélo, qui nous accompagnèrent comme cet Anglais qui suivait le dompteur pour le voir dévorer un soir...

À Frameries, trois cents hommes armés de fusils, de faux, de pelles, de lances préhistoriques attendaient notre auto derrière une nouvelle montagne d'obstacles. Par téléphone, les gens de Sars, au début de l'incident, avaient prévenus les gens de Frameries qu'il fallait massacrer la voiture des espions.

Les gendarmes durent parlementer pour nous faire passer ! Nous vîmes l'instant où, une fois encore, il allait falloir discuter, arrêter le moteur et perdre quelques heures.

On avait, paraît-il, signalé une auto qui filait avec un officier allemand et des « munitions à la dynamite » (*sic*).

Au barrage suivant, on visita notre voiture sous pré-

texte que les gendarmes qui venaient de nous quitter ne l'avaient peut-être pas visitée.

Un homme trouva, enveloppé dans une petite caisse et entouré de paille, un melon, un beau melon bien mûr que van de Kerkhove avait acheté la veille à Paris.

Ah! la découverte! Ah! le transport à l'écart, du melon!! Ah! le rire de van de Kerkhove redevenu joyal!!! Minutes inoubliables... après celles de Sars.

Savez-vous ce qui arriva. Il fallut déballer le melon, en couper une belle tranche et l'offrir au chef du poste.

Nous regrettâmes de n'avoir pas songé au melon à offrir aux braves défenseurs de Sars qui eussent sans doute été sensibles, eux aussi, à cette marque de respectueux hommage.

Belges, vous le voyez, le territoire est bigrement défendu. Mais, si vous aviez l'intention d'aller de Paris à Bruxelles avec du matériel de guerre et des plis officiels, si vous désiriez rendre à vos compatriotes un service avec tous ses risques, ne le faites pas. Prenez un fusil, asseyez-vous derrière la barrière et surveillez les routes et les trains. Dans le village vous serez un grand citoyen...

Quant à nous, à Mons, nous reçûmes un sauf-conduit nouveau qui, cette fois, nous permit de faire ouvrir toutes les barrières sans menaces, sans perte de temps et sans émotion. Et à quatre-vingt-dix à l'heure nous filâmes vers Bruxelles.

Dans la ville un garde civique nous arrêta une dernière fois. C'était la 106°!

Sur un ton énergiquement martial, il nous demanda :

— Où allez-vous ?

— Au ministère des Affaires étrangères.

— Ah ! ah ! Est-ce que tu paies un bock d'abord...
en l'honneur des valeureux liégeois.

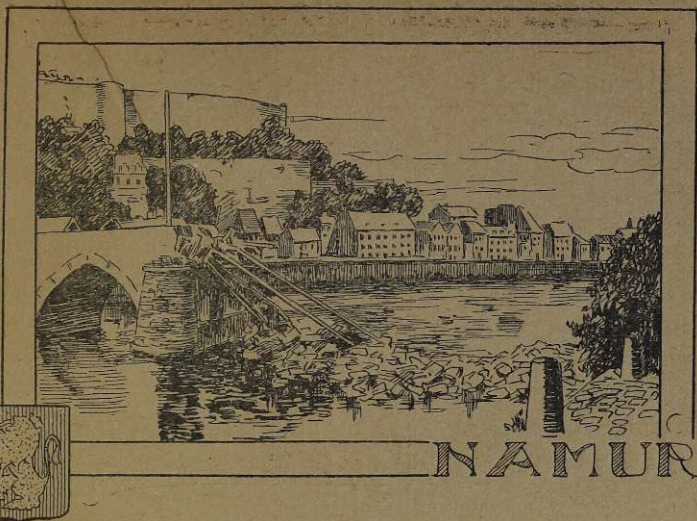
— Est-ce qu'ils tiennent toujours ?

— Jusqu'au dernier belge, on tiendra ou alors jusqu'à ce que le dernier boche soit allé là-haut...

Ça ne valait-il pas tous les ennuis, cette réponse ? Et aussi plusieurs bocks ? ?

Nous les bûmes...





L'Armée Belge en campagne



Vos bataillons ardents, effrayants, magnifiques,
Qui n'ont pas reculé devant cent fois plus fort,
Ont étonné le monde et changé notre sort,
Bravant l'envahisseur en des luttes épiques.

A. HENRY

Namur, 12 août.

Prenez une ligne fictive allant de Hasselt, passant par Waremme, mi-chemin entre Liège et Louvain; descendez alors sur Andenne, entre Huy et Namur. Passez ensuite à Namur et longez la Meuse jusqu'à la fron-

tière : vous aurez la ligne que garde l'armée belge, puissamment installée, très soutenue pour son artillerie et surtout, vaillante, disposée à tous les héroïsmes.

Là, les Belges comptent arrêter l'effort allemand et attendre les secours qui, de France et d'Angleterre arrivent au grand galop (1).

Et si l'on vous affirme que les Allemands ont passé à travers cette ligne-là, doutez-en fortement.

L'armée belge ! Il n'y a pas un mois, si je vous avais parlé de l'armée belge, vous auriez eu un sourire entendu et vous auriez songé à de braves gardes-civiques, fumant leur pipe et vidant des choppes en jurant et en devisant de façon rabelaisienne.

C'est la faute à Téniers, c'est la faute à Rubens. Depuis eux, les Belges ne comptent que comme gens joyeux, aimant bonne chère et folles ripailles. Il a fallu trois fois vingt-quatre heures à ces gens-là pour devenir brusquement un grand peuple héroïque vivant sur un territoire tout petit mais qui étonne néanmoins l'Europe et fait qu'elle frémit d'admiration.

L'armée belge compte environ mille compagnies ou escadrons de deux cents hommes. Ajoutez-y les artilleurs qui sont autant de pointeurs émérites, ajoutez-y également les hommes du train et du génie qui sont autant d'ingénieurs constructeurs et vous aurez les quelques deux cent mille hommes de l'armée belge actuellement sous les armes.

Quarante mille volontaires sont équipés et attendent,

(1) Notes écrites le 12 août : on croyait alors, dur comme fer, à l'arrivée immédiate des alliés !

impatiemment, dans les garnisons où on les éduque à leur métier de soldats, de pouvoir enfin aller au feu. Et ces quarante mille hommes, comme les quelque vingt mille gardes civiques en armes sont impatients de montrer aux deux émisphères — et à Guillaume en particulier — que tous les Belges sont des héros, comme le furent les valeureux défenseurs de Liège.

L'armée belge est l'œuvre personnelle du Roi Albert, aidé d'un lieutenant intelligent, M. le baron de Brocqueville, ministre de la Guerre averti et civil tout à fait militariste.

Léopold II, dit le Bâtitteur, fut un très puissant roi qui fit la belle et grandiose Belgique qui, aujourd'hui, a l'honneur d'être convoitée par la lourde germanie.

Ce roi très Parisien eut le temps de donner à sa patrie, le Congo. Il fut un très adroit commerçant, un très grand industriel et un considérable financier, ce qui lui facilita de voir juste et de comprendre le danger que courait la petite Belgique, voisinant avec la grande Allemagne. Dès lors, il fut partisan du service personnel, de l'armée sérieuse et forte mais, hélas, il mourut trop tôt...

Né belge, aimant et appréciant le plus brave des peuples de la Gaule, Albert I^{er} comprit immédiatement que son royaume, riche, puissamment producteur, allait être envié, convoité et il s'appliqua à réaliser non seulement la nation armée mais une armée de la nation.

Il a réussi ! Car, pour avoir pu en dix-neuf heures réaliser sa mobilisation avec succès, la nation belge a dû, pendant les deux dernières années, faire non seule-

ment un effort grandiose, mais comprendre enfin qu'il fallait au peuple belge entier une conception autre de ce qu'est et doit être « l'armée nationale. »

Sous l'impulsion d'un ministre qui fut parmi les grands patriotes, sous la direction de hauts commandements éclairés et dévoués, malgré quelques obscurs politiciens et pas mal de mauvaises volontés de leaders cléricaux, la Belgique vota le principe de la réorganisation de son armée.

Hélas, ce vote se fit récemment, tout récemment même et ne put être appliqué.

J'ai sous les yeux une information de l'agence « *Paris-Télégrammes* » datée du 22 mai 1914 et publiée ici. Elle donne la composition, d'après les tableaux définitifs, de l'armée belge de campagne :

« L'armée comprend le grand état-major, six divisions d'armée et une division de cavalerie, soit 120 bataillons d'infanterie, 40 compagnies de mitrailleurs, 78 batteries de 75 c., 36 d'obusiers ou de canons de 10 c., 6 batteries à cheval, 48 escadrons etc. La récapitulation générale donne pour l'ensemble 4.002 officiers, 173.301 hommes, 37.549 chevaux, 480 canons, 4.002 voitures dont 1.554 automobiles. On remarque le nombre élevé d'automobiles qui seront dorénavant employées par le corps des transports. Avec la réserve d'alimentation (une classe de milice), l'effectif total de l'armée de campagne sera de 200.000 hommes. Tous ces chiffres seront atteints en 1917.

Pour se faire une idée de l'augmentation des effectifs et du matériel de l'armée, il convient de rappeler

qu'en 1912 l'armée de campagne comprenant, outre le grand état-major, quatre divisions d'armée et deux divisions de cavalerie ne comptait sur le pied de guerre que 1.513 officiers, 97.992 hommes, 21.766 chevaux, 312 canons, 1.860 voitures. »

Ces chiffres s'appliquent à 1917. Aujourd'hui...

Aujourd'hui, les soldats belges font merveille. Les lignes qu'ils défendent sont imprenables (1) et l'Allemand le sait. Il hésitera sans doute à se mesurer carrément avec les troupes belges et s'il le fait, ce sera en forces, avec des troupes nouvelles, de celles qui auront à manger sans doute et qui auront des munitions suffisantes, ce qui les distinguera de la première armée de la Meuse, cette armée que les Belges ont renversée, réduite, quasi anéantie et ont renvoyée à Guillaume avec leur P. P. P. : un prince tué, un général prisonnier, cinquante canons, trois mille chevaux et dix mille hommes de troupes perdus, sans parler du prestige.

Evidemment l'armée belge n'a pas vaincu les prussiens et ne se met pas encore en route pour Berlin. Néanmoins, elle a montré aux militaristes teutons qu'il faut compter avec les Belges et qu'il suffit des baïonnettes de cent « lignards » belges ou des sabres de trente-six lanciers pour mettre en déroute quelques centaines de uhlands ou de gros et lourds fantassins d'outre-Rhin.

On le sait, à présent, là-bas ! Et sans doute la grande bataille de demain dans laquelle les Français et les An-

(1) Nous apprîmes par la suite à nos dépens combien ceci était inexact.

glais joueront leur grand rôle permettra au général von Demnling de télégraphier à l'Empereur :

« J'ai télégraphié, Majesté, aux Belges que vous alliez vous fâcher et qu'ils aient à craindre vos foudres, mais ils m'ont répondu grossièrement. Je conseille respectueusement à votre Majesté de, désormais, ignorer ces gens-là et de passer ailleurs ».

Et ailleurs, on trouvera les troupes du général Joffre.

Celles-là, du reste commencent à trouver qu'il est temps d'enlever à l'armée belge la grande vedette.

Guides, lanciers, grenadiers, carabiniers, chasseurs et vous, régiments de ligne aux petits hommes râblés, ne vous laissez pas faire : la gloire est à tout le monde et le Dieu des Armées n'est pas encore avec les Allemands. N'en croyez rien et marchez pour l'Indépendance de la petite Belgique, si grande aujourd'hui et qui doit vivre...



Les Corps spéciaux volontaires



Bruxelles, 11 août 1914.

Je viens de voir, débarquants devant le Palace-Hôtel, des officiers français. Jamais encore, depuis vingt an-

nées de reportages à travers le monde je n'avais vu une foule de deux à trois mille personnes se grouper aussi vite; jamais je n'ai vu enlever hors leurs voitures avec une telle maëstria les occupants et jamais je n'ai vu un tel triomphe, de telles ovations ! Ce fut du délire et les officiers français arrivèrent à l'hôtel portés sur dix épaules mais acclamés, bousculés, félicités par tout



un peuple des gens les plus confiants, les plus honnêtes, les plus reconnaissants.

Car la Belgique aime la France et, à l'heure présente,

attend d'elle une collaboration effective qui lui rendra son indépendance par l'expulsion de l'envahisseur.

Les Belges furent splendides d'héroïsme et d'abnégation. Ils ne demandèrent conseil à personne, n'exigèrent de personne des garanties et se mirent en campagne sans s'occuper si les Anglais viendraient, si les Français feraient leur devoir; s'ils vaincraient ou seraient vaincus.

Et cette armée de 200.000 hommes attendit l'attaque du colosse, de l'éléphantesque et formidable Empire.

Aujourd'hui, que l'Allemagne arrive à vaincre et la petite Belgique est à jamais supprimée de la carte de l'Europe!

Mais la France veille, ses troupes sont près des troupes belges et l'on marche à l'ennemi en frères, sans peur, sans reproches, comme des honnêtes gens qui vont expulser des apaches et n'ont pris les armes que pour cette besogne d'épuration.

*
**

J'ai visité hier et avant-hier les avants-postes des corps spéciaux qui sont l'arrière-garde de l'armée belge. Ces corps spéciaux sont deux régiments de fantassins. Ce ne sont plus des gardes civiques. Ce ne sont pas des militaires professionnels quoi que, cependant, ils dépendent du généralissime et reçoivent, dès la mobilisation, les ordres du grand état-major belge.

Ce sont des soldats occasionnels! En temps de paix, ils viennent à l'exercice le dimanche matin seulement. En temps de guerre, ils font mieux que des soldats

puisqu'ils restent de garde quelquefois dix-huit heures consécutives.

Le colonel Anspach commande l'un des deux, le régiment « Reine-Elisabeth ». Ce colonel, la veille de la guerre — et le lendemain — est un homme du monde très coté à Bruxelles et qui administre pas mal de grosses sociétés industrielles ou financières.

Depuis le 2 août, ce colonel quasi amateur, couche dans un bureau, sur un lit de sangle, et, pendant vingt heures tous les jours, dirige son échiquier — j'entends son régiment — qui garde, sur les derrières de l'armée, six cents routes et mille ouvrages d'art. Et ce colonel ne se plaint pas, est aux ordres de l'armée, fait raser un château où il dîna des soirs récents et se ferait tuer demain comme le plus humble soldat d'un régiment de ligne ou de lanciers.

J'ai visité, en auto, les postes avancés du régiment. L'auto était conduite par l'adjudant-major en personne. Celui-ci, nommé Béranger, (rien de celui de Lisette), est en Belgique quelque chose comme Clément, le constructeur fameux. Il dirige les usines *Excelsior* et, pour le moment, court les routes, essuie les coups de feu, riposte, répare ses pneus et continue.

Le major, chef de secteur, Georges Dupont, et une autre personnalité bruxelloise, très connue dans le haut commerce et très estimée dans le Tout-Bruxelles des Arts et des Lettres. Ce sont des soldats volontaires.

Nous sommes partis de très grand matin et, oubliant toute espèce de personnalité, mes compagnons m'ont dit :

— Prenez-donc du pain et du fromage, on ne sait pas où le déjeuner pourra se faire. On se bat mal, le ventre vide...

Et nous avons commencé une randonnée de vingt heures, sur la route de Liège puis près d'Anvers. Nous avons visité vingt, trente petits postes ou très conséquentes gardes et j'ai pu me rendre compte que, en Belgique, l'héroïsme n'est pas seulement réservé aux défenseurs des forts ou aux soldats professionnels : le bourgeois soldat est, à tous points de vue, un bon patriote, un courageux citoyen et un vaillant défenseur de la patrie.

*
**

Dans une petite gare, près de Tirlemont, vingt hommes du régiment Reine-Elisabeth — du nom de la souveraine très aimée — sont campés. Comme ils ne peuvent trouver de restaurant, une fois par jour, de Bruxelles, arrive en automobile le « ravitaillement ».

Ce qu'ils nomment « ravitaillement » consiste en autant de petits paquets qu'il y a d'hommes. Chaque épouse, chaque mère ou chaque sœur du garde volontaire, du soldat-citoyen, a préparé ce paquet et l'est allé porter au siège du ravitaillement central du corps, là où se tient le colonel. Les douze cents petits paquets ont été immédiatement routés et dix autos sont partis vers les postes avancés porter à chacun du linge, à boire, à manger et le courrier, ce courrier qui devient « tout » pour l'homme en campagne.

Organisation magnifique, qu'envierait un chef d'armée et que permettait seulement l'exiguïté du pays belge.

Au poste, l'initiative privée a fait des merveilles. Les hommes se sont organisés pour trouver une salle commune, un réfectoire et de quoi reposer.

Dans la salle d'attente d'une gare sont des bottes de paille, bien maigres et bien courtes.

— Mais réquisitionnez donc des matelas, dit le major au chef de poste.

— A quoi bon ! est la réponse. Le pays n'est pas riche par ici. Ce qui nous manque, vois-tu mon vieux, c'est des journaux et de quoi fumer.

— Je vais arranger ça, Paul. Comptes-y.

Car, major, officier, sergent, soldats, tout le monde se tutoie, tout le monde se connaît. Demain, le colonel dînera chez cet homme qui monte la garde devant ce pont, et hier, l'adjudant-major vendait une auto de seize mille francs à ce caporal qu'il réprimande pour négligences dans le service et qui écoute son chef talons joints, immobile.

Là-bas, voici un pont de chemin de fer. Quatre hommes et un sergent le gardent. L'ordre est venu de doubler les sentinelles et de placer un homme à la cabine à signaux. Le sergent fait son rapport : demain il aura les hommes qu'il lui faut ; pour aujourd'hui, chaque homme fera douze heures de garde et lui en prendra vingt-quatre !! On s'arrange, quoi... à la guerre comme à la guerre !-

Je vous cite ce trait. Il y en a tant !

Hier, un poste de ces gardes civiques vit arriver des uhlands, qui s'étaient égarés.

Ah ! les imprudents ! Ils furent canardés, criblés, pourchassés. On en prit un vivant qui ne pouvait fuir, son cheval tué sous lui. On emporta quelques blessés après un premier pansement, on enterra aussi quelques tués.

Et puis, on ramassa des armes, des casques, des lances, de quoi faire une panoplie qu'on mettra dans la salle d'honneur du corps, là où l'hiver, le colonel reçoit ses hommes et fume, avec eux force pipes, vide comme eux, force chopes de faro ou de lambic, au familial local du régiment bourgeois.

C'est réconfortant de penser que ces hommes, hier, occupaient des situations indépendantes, des professions libres et que, aujourd'hui, la patrie en danger les groupe sous les plis du drapeau, leur fait mener cette vie dure et ingrate des camps. Somme toute, ils n'ont pas la préparation de leurs frères d'armes professionnels et ils font mieux que leur devoir...

Les Belges, voyez-vous, sont tous, comme leur roi, de modestes héros. Ces paisibles et joyeux citoyens n'attendaient que l'occasion pour devenir de grands et braves soldats.



LOUVAIN

Les Allemands en Belgique



Louvain, mardi soir, 18 août 1914.

Nous arrivons de Wavre et depuis quelques jours déjà, la division de cavalerie a son centre de ravitaillement à Louvain, devant la gare. La ville abrite le grand état-major de cette partie de l'armée, et dans les rues c'est un va-et-vient invraisemblable de soldats occupés à des corvées, les plus simples ou les plus extraordinaires; de militaires en promenade; de parents qui cherchent un fils, un père sous les drapeaux. On voit passer des véhicules de tous âges et des attelages de toutes méthodes. Cent, mille autos font de la poussière dans tous

les sens et la pétarade de leur moteur donne à cette ville, d'habitude si calme, une continuelle apparence de champ de bataille. On se bat d'ailleurs, mais c'est principalement aux terrasses des cafés, ou alors pour prendre possession, dans les restaurants, d'un très petit beefsteack qui vaut un très grand prix.

Il est midi. Les différentes colonnes de vivres des divisions présentes sont prêtes : les autos sont chargées exagérément de sacs de pains, d'avoine, de caisses de biscuits, de conserves, de petits paquets ronds qui contiennent une soupe, un pot de café et du sel. D'autres voitures transportent des munitions, d'autres des cavaliers et d'autres encore des gendarmes qui dorment où on les met, comme on les met (1). Dès que le chef de la colonne recevra son ordre télégraphique indiquant l'endroit précis où il faudra rejoindre, un tour de manivelle et la colonne partira ravitailler les postes où cantonne la division. Il faut beaucoup de patience : on charge les voitures vers huit heures et l'on quitte Louvain vers quatre ou cinq heures, souvent même plus tard.

*
**

Louvain, mardi 18 août, 11 h. soir.

L'auto du colonel et un transport doivent aller à Corbeeck-Loo d'urgence. Le cavalier du 4^e lancier, Jean Dergotel, autre journaliste parisien, belge, engagé vo-

(1) Ceci n'est pas un blâme à la gendarmerie. C'est là un corps d'élite qui fit tout son devoir. Les braves pandores, harassés de fatigue, accablés par le soleil, dormaient comme beaucoup d'autres, n'importe où, n'importe comment.

lontaire et moi nous partons, tous deux sur un camion-automobile très rapide et normalement chargé. La route de Tirlemont est occupée de droite et de gauche par des régiments d'artillerie et des fantassins, troupes fraîches sans doute, que la poussière incommode en plus de la lourde chaleur et à qui l'inactivité pèse.

Voici Corbeek-Loo, centre de ravitaillement où chaque ferme est devenue une caserne, la moindre grange, un fortin.

Ce que nous cherchons n'est plus ici et nous continuons en avant, vers Vertruyck. La route maintenant est libre. Plus un soldat visible mais, à droite et à gauche, dans les vergers, derrière les haies on voit briller les armes.

Vertruyck est évacué. Nous partons par un petit chemin de traverse pour Cortenaecken et à peine avons-nous fait quelques kilomètres que nous entendons le bruit du canon. Les deux autos filent à belle allure mais au détour du chemin, nous sommes arrêtés :

— *Paris*, murmure notre conducteur, à l'oreille du soldat. Mais le mot d'ordre ne fait plus d'effet. Nous ne passons plus ! La bataille bat son plein à deux mille mètres de l'endroit où nous sommes. Nous rebroussons chemin et par-dessus nous passe en sifflant un obus dévoyé. Ils tirent mal, décidément, les prussiens. Mais ils tirent vite et ils ont tant et tant de canons qui tirent en même temps !

Par la grand'route nous arrivons maintenant à la ville voisine, vers Liège. La population semble affolée. Les gens cherchent à fuir, d'autres se barricadent chez

eux. Pas de troupes, si ce n'est la garde locale. La place de la gare est vide et nous apprenons que des trains remplis d'Allemands sont à Neerwinden. La gare a reçu ce tout dernier télégramme et le chef de gare de Tirlemont a répondu en lançant quatre grandes locomotives dont le déraillement et l'enchevêtrement coupent la voie pour au moins quelques longues heures.

Ici, chacun est héroïque à sa façon...

Sur la grande place de la ville, un café est resté ouvert à la terrasse duquel un unique bourgeois fume sa pipe. Nous nous attablons et sous le bruit du canon une tentative de conversation s'engage. Une auto passe à toute allure et nous fait un signe que nous ne comprenons pas.

Bientôt cependant le geste s'explique : un boulet siffle et tombe derrière la place. Un second le suit qui emporte le dessus du clocher dont les débris dégringolent avec fracas sur la place, devant nous.

Paisiblement, le bourgeois vide son verre. Fébrilement, nous nous remettons en marche et nous filons vers Louvain, en vitesse, assourdis par le canon. Mais des barricades ont été élevées depuis tout à l'heure et nos vaillants troupiers belges les occupent. Nous passons difficilement. L'énervement des hommes est à son comble. Le bruit de la canonnade nous suit et semble se rapprocher. On voit distinctement les éclairs produits par les pièces. Le soir tombe et près de Louvain des lanciers, calmes, paisibles, nettoient leurs chevaux, astiquent les harnais, se lavent... Dernière toilette, peut-être...

Louvain, mercredi 19 août, 1 h. matin.

La ville est morte. Tout dort, et le silence, de temps en temps est troublé par le passage en trombe de quelque auto tapageuse.

Une heure vient de sonner à un clocher lorsque, au loin on entend l'appel plaintif d'un clairon qui sonne dans la nuit quelque signal de malheur.

D'autres clairons répondent et bientôt arrive notre lieutenant, un officier des guides charmant et d'un commerce fort agréable qui nous réveille d'un ton bourru en disant que nous partons, à Malines probablement.

Ce départ dans la nuit est à la fois très pittoresque et très pénible. Les hommes se réveillent en sursaut ; quelques-uns souffrent visiblement du coup de poing du sommeil et se sentent plus las encore qu'hier. Le démarrage des voitures se fait mal, les accrochages sont nombreux et peu de voitures ont une lanterne ou un phare. C'est l'épouvantable gâchis.

Sur la route, dès Herent, la marche de la colonne devient difficile sinon impossible. Des régiments défilent dans la nuit, sans ordre, un peu à la débandade. La voix des officiers n'a plus d'effet sur les hommes que la fatigue terrasse. Les convois se croisent et se heurtent et le passage au trot de l'artillerie et de la cavalerie allant vers Louvain que nous quittons, complique encore la situation, rendant impraticable la belle route large et droite qui relie Louvain à Malines.

Nous voici au village de Langestraet et nous nous

arrêtons pour laisser passer un long convoi de blessés. Nous apprenons ainsi le désastre et la bataille qui se continue à Aerschot : inutile et splendide héroïsme !

Alors la nuit semble plus noire, la poussière plus lourde et la route plus pénible. A un arrêt, je m'éloigne un peu vers la droite, et dans un champ, près de moi, le long d'une haie, j'entends un pauvre bougre de soldat qui siffle un air tendre, triste et si lent, qui est comme un long sanglot de mélancolie et de souvenirs.

Pauvre petit soldat belge, à quoi donc songes-tu en sifflottant et pourquoi ne dors-tu pas ?

* * *

Malines, mercredi, 19 août, 11 h. matin.

Nous entrons dans Malines comme le jour se lève. Quel éveil pour les paisibles Malinois et quelle occupation d'une petite ville jolie et si calme, par une formidable soldatesque ahurie. Des soldats partout, des convois dans toutes les rues, sur toutes les places. Devant chaque maison, sur chaque seuil sont assis des blessés, des traînants, des hommes fourbus. Et toujours des autos qui remuent la poussière. Et toujours ce bruit des moteurs qui est comme le bruit des batailles : on croit entendre les mitrailleuses infatigables...

Voici un remous dans la foule ; des gens et des soldats courent vers l'avenue qui longe la gare.

Des gendarmes géants sous le haut colback amènent un prisonnier, un uhlan très jeune, sans ses armes. Il a les yeux bleus, il est pâle, d'apparence chétive

et à sa vue, toute la haine contre la sauvagerie des envahisseurs tombe. On plaint le petit, venu là par ordre, agissant par ordre, rouage sans valeur d'une formidable machine qu'un seul homme a mis en mouvement : la lutte pour la possession.

Tout de suite d'ailleurs, ce sentiment de pitié fait place à une violente colère : un « taube », l'avion détesté de chez eux, oiseau terrible qu'on ne soupçonnait pas, hier encore, vient nous narguer, observe la place et les routes et remonte dans le ciel bleu. Les soldats l'ont vu et les fusils partent tout seuls. Un long crépitement de balles monte vers la nue, les poings se tendent, on se mord les lèvres et on peste, inutilement d'ailleurs, contre l'insolent oiseau d'espionnage dont le rôle aura eu sa large part dans les malheurs de notre Belgique.

*
* *

Malines, 19 août, mercredi soir.

L'après-midi est lourd. Le soleil abuse, vraiment. L'animation au quartier général et devant la gare est énorme. Les nouvelles arrivent on ne sait d'où et elles sont mauvaises : Louvain est pris ; la bataille d'Aerschot fut une défaite ; la division belge aux prises avec l'ennemi est en déroute ! Assez d'héroïsme, soldats belges !

Les soldats discutent mais sans passion, avec calme. Cette phrase revient comme un *leit-motive* :— « Où donc sont les Anglais ? » « Pourquoi ne voyons-nous pas de Français ? » Les commentaires vont grand train et le moindre incident prend des proportions énormes.

En effet, voici que passent deux fantassins français juchés sur des chevaux d'officiers supérieurs. Aussitôt les bougres exténués, couchés partout, sont levés et acclament les pioupious qui, gauchement saluent, ne comprenant rien à cette manifestation imprévue et formidable. Leur seul passage a encouragé les troupes qui campent à Malines et avec une rapidité foudroyante court, chez ces âmes simples, la nouvelle de l'arrivée des Français!! Tout à l'heure nous apprendrons que les soldats de la République se battent à Louvain et à sept heures, lorsque nous quittons Malines pour regagner Anvers et les forts protecteurs, tous les soldats nous affirment que le drapeau français flotte au vent sur Liège reconquise...

L'ordre est donné à la nuit tombante de rejoindre Wavre-Sainte-Catherine, vers Anvers.

Cette fois la route est moins encombrée mais malgré nos moteurs nous entendons le bruit infernal du canon. Encore le canon!

Et là, le long du mur couvert de lierre de cette villa close et solitaire, les oiseaux se disputent et cherchent leur petite place habituelle en se racontant des histoires, des histoires tristes et jolies sans doute: car, ils ne connaissent pas, eux, ce fléau dévastateur qu'est la guerre, et pour eux, le beau mois d'août est dans toute sa splendeur...

La lune monte dans le ciel et là-bas à l'horizon défile un convoi. Les charriots sont comme autant d'ombres chinoises délicatement dessinées sur ce fond grandiose.

Quelle splendeur! Et plus loin, quel carnage...

Contich, 20 août, midi.

J'ai quitté la colonne pour une réparation à faire faire au camion trop rapide et qu'on charge trop. J'ai quitté Malines seul et par la grande route, je file vers Anvers où déjà se trouve le gouvernement belge et le corps diplomatique, où est également déjà la Reine avec les princes et où, cet après-midi doit arriver le Roi.

Très rapidement j'arrive à la ligne des forts et voici Walhem.

Quel spectacle lamentable. Point encore d'ennemis ici, mais déjà la dévastation. Les quelques maisons qui étaient dans la ligne de tir des forts ont sauté. D'une cartouche de dynamite, tout le long de la ligne des forts, le génie a détruit les villas où tant de familles passèrent des heures si douces, a fait sauter le château où une sorte d'espion prussien millionnaire préparait, entre deux fêtes mondaines, la plus horrible des trahisons contre un pays qui lui avait donné la fortune et l'hospitalité.

Les moindres fermes brûlent et les beaux arbres sont coupés à la base. Partout des enchevêtrements de fil de fer, à épines pointues, forment d'inextricables réseaux. Ce sont, en quelque sorte de vastes souricières devant lesquelles les hommes viendront se faire tuer par la mitraille que chaque fort vomira.

Mais viendront-ils jusqu'ici ?

En attendant, les paysans sont en fuite. On ne rencontre que de tristes cortèges de pauvres bougres qui vont lentement, lourdement vers la ville. Quelques-uns fuient sans rien, à peine vêtus, ayant sauvé leur peu

d'argent et traînant derrière eux les enfants qui pleurent ou alors qui s'amuseinent innocemment.

D'autres, au contraire, emportent sur leur charrette presque tout leur mobilier et des ustensiles tellement inutiles qu'ils font sourire, malgré la peine que l'on ressent.

Vous, dans les villes, qui n'avez pas vu ces scènes lamentables, l'exhorde de ces pauvres gens affolés, le départ de « leur terre » de ces très vieux qui pleurent leur adieu, vous ne saurez jamais toute l'horreur de cette guerre dévastatrice et vaine.

Dans la traversée d'un village, Waerloos, je crois, des troupes belges campent. Les hommes paraissent fatigués, harassés, exténués. Je les interroge. Ils étaient à Halen. Ce sont des héros, ils ont droit au repos, en attendant les honneurs.

J'arrive sur la place : des hommes du même régiment jouent à la balle, courent, crient, s'amuseinent.

Contraste inexplicable, impression inoubliable !...

*
**

Anvers, 20 août soir (1).

Cette ville est-elle belge ? Sait-on ici les malheurs d'Aerschot ? Cette ville en fête est-elle seulement sur la

(1) Ces lignes furent écrites le soir même du 20 août. En les relisant je me suis demandé si je ne m'étais pas abusé. Et j'ai prié mon confrère M. Flor O'Squarr, qui connaît bien Anvers et les Anversoises et qui ne quitta « sa » ville que sous le bombardement, de me donner son opinion. De là les Notes Anversoises, qui sont en tête de ce volume et qui décrivent superbement un état d'âme particulier, mais exact.

carte d'Europe, de la vieille Europe en sang et en feu. Ou bien la ligne formidable des forts de cette place l'isole-t-elle du monde ? Il est impossible de croire qu'Anvers sait que nous sommes en guerre. Il est inadmissible qu'une ville belge, dont les occupants doivent avoir à l'ennemi des fils, des frères, des parents, puisse conserver cette allure de ville riche, de ville de joie où bien vivre est la loi !

Là-bas, l'on se bat ! Ici des terrasses à tous les cafés, des femmes en toilettes claires, aux regards provocants, des hommes qui boivent et qui fument en devisant gaiement, des journaux dont les manchettes chantent des victoires ; des magasins sont ouverts et grandement éclairés, la foule encombre les trottoirs et se promène des abords de la gare vers le centre de la ville. Des officiers de garde civique paradedent à cheval et lorsque passe une voiture de la Croix-Rouge égarée, la foule se rue pour voir de plus près cette curiosité qui vient d'ailleurs et de loin.

Anvers ne sait rien de la guerre et il est à souhaiter qu'elle n'en sache rien. Tant de légèreté, si peu de sentiments sauraient mal supporter une grande douleur.

Et comme ce soir la Reine eut raison, qui fit fermer les doubles volets de son palais provisoire. Et quel beau geste que celui du Roi qui rentra dans une limousine quelconque, stores baissés, afin d'éviter des manifestations déplacées.

Anvers, place forte des derniers philosophes ou des premiers inconscients !

Bouchout, vendredi midi, 21 août.

A Anvers, j'apprends de bonne source, que, d'accord avec les états-major Joffre et Kitchener, le Roi des Belges a décidé d'arrêter momentanément la bataille du côté belge et que 120.000 hommes de notre armée sont enfermés dans la grande enceinte d'Anvers.

Bruxelles, dit-on, ne sera pas défendue et laissera passer les troupes allemandes.

J'ai obtenu les pièces dont j'avais besoin pour réparer la voiture et je vais à Bouchout où se trouve la division.

Bouchout, petit village entre Duffel et Lierre n'est qu'une immense caserne. Des centaines de soldats occupent la gare. Quatre veillent en armes, les autres sont couchés, dorment ou blaguent. Enfin, d'autres accomplissent avec une sage lenteur les corvées les plus hétéroclites.

Dans la grande rue, la foule des militaires grouille au milieu du va-et-vient des voitures hippomobiles et automobiles dont le nombre est inimaginable. Des scènes pittoresques à chaque coin de rue. Voici une vendeuse de cigares qui, gratuitement distribue sa marchandise aux soldats. Voilà un vieux rentier qui donne à qui les veut les pommes de son verger.

Là, sur le trottoir, un banc est installé sur lequel l'officier payeur a étalé sa monnaie de gros et de petits sous et procède à la paye des hommes. Ici, on sonne le rassemblement : ordre est donné aux cavaliers encore attachés au service de l'intendance de rejoindre Beverloo où l'on forme un nouveau régiment de guides.

La poussière continue à tout couvrir ; les autos pétaradent de plus belle et les chevaux préfèrent, de mieux en mieux, choisir les trottoirs pour caracoller. C'est un désordre qui serait amusant en manœuvres et où les grades et les uniformes se confondent en conversations qui ont toutes et toujours le même effroyable sujet.

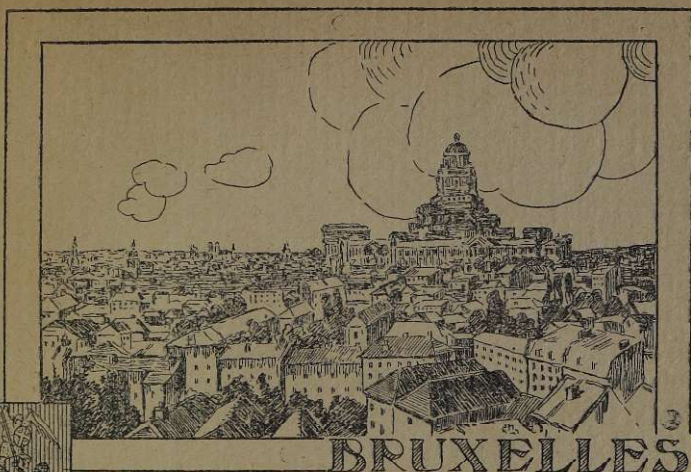
La division cantonnera à Bouchout de longs jours, dit-on, le plan étant de prendre l'ennemi par derrière et de l'écraser entre les Français et les Anglais.

C'est simple, clair et facile. Je me méfie cependant ayant déjà tant et tant de fois entendu de grands projets et vu des réalisations tellement différentes.

On apprend du reste que toutes les communications sont coupées et comme l'état-major ne nous fait aucune confiance, je crois nécessaire de couper le cou à tous les canards et de ne croire que ce que je vois, ce qui est déjà très suffisant !

Vers le soir, pour se faire la main, nous avons canardé un « taube » qui passait. Quel vacarme ! Quel enthousiasme !! Que de poudre perdue !!!





Bruxelles sous la Botte



Bruxelles, vendredi soir 21 août.

De Bouchout, je pars en mission :

On m'a confié des papiers et des lettres et l'on m'a dit : « Débrouillez-vous et portez à Bruxelles ces plis urgents. »

En auto nous filons vers Malines mais avant Walhem, on nous arrête.

— L'ennemi est à Malines, vous ne passerez pas !

Donc, nous remontons par Boom et Willebroeck et

nous gagnons Termonde. Mais avec qu'elles précautions ! Le chauffeur qui a bien voulu consentir à me prendre à bord est prudent. Il m'explique qu'il tient à sa peau et que s'il tente d'aller à Bruxelles c'est pour voir sa femme, simplement. Le but est parfait, mais l'homme est tellement hésitant qu'il ne l'atteindra pas. En effet, nous arrivons à Termonde par l'Est, tandis qu'y arrivent par l'Ouest les premiers uhlands. La population est affolée, elle fuit par les rues vers le confin de la ville. Nous venons d'arrêter la voiture sur la Grand'place. Alors, brusquement mon chauffeur remet en marche, tourne à droite et à cinquante à l'heure file seul vers Anvers... Adieu véhicule bien utile !

Voici les uhlands. Jeunes hommes vêtus sobrement, bien équipés et montant des chevaux vigoureux. Lance au bras, revolver au poing, allure pas du tout terrible. Ils feront simplement supprimer le drapeau belge au clocher et repartiront vers Alost, suivis d'une première auto contenant l'officier et quatre fantassins et d'une seconde auto contenant une mitrailleuse et quatre hommes.

Violente émotion à la vue de l'ennemi. Minutes de désarroi, vilaines pensées, puis, décision d'accomplir ma mission coûte que coûte et d'aller, quand même, à Bruxelles.

Je laisse là mon képi, mon brassard et mon revolver, je fais l'acquisition d'une casquette et, laissant en garantie ma bague, j'obtiens le prêt d'une bicyclette. Me voici en route pour Bruxelles, perché sur un vélo et pas très fier...

Hélas, je ne vais pas loin. A quatre kilomètres, nouveaux uhlans, nouvel arrêt et surprise. Ces bonnes gens me démolissent les rayons et les pneus de ma bicyclette, me bousculent quelque peu puis à ma grande surprise me laissent libre de continuer ma route ou de retourner en arrière !

Cela jamais ! Je me décide donc à faire à pied les 25 kilomètres qui me séparent de Bruxelles.

Ils ont brisé ma bicyclette, mais aucun ne m'a demandé un quelconque papier ! Singulières gens que ceux-là.

Kilomètres longs et pénibles. Des soldats défilent au galop de leurs chevaux toutes les cinq minutes. Ils sont en patrouilles et occupent toute la route. A vous de vous sauver, piétons.

Je traverse Assche. Ville morte absolument. Les gens vous observent derrière les rideaux clos des fenêtres.

Voici Berchem sur lequel à la nuit descendent quatre avions allemands. Ils savent déjà l'endroit exact où se trouve l'aérodrome et ils ont la certitude que les leurs les attendent là. Comme ils ont tout préparé, tout combiné. Et comme ce pauvre pays dût être trahi par des hordes d'espions ! Première tristesse...

A Molenbeeck-Saint-Jean, aux portes de Bruxelles, seconde impression très triste : la vue de la cordialité avec laquelle des femmes bruxelloises traitent les soldats envahisseurs et qu'elles relations amicales se sont déjà établies.

Enfin voici un poste. On m'arrête, on me demande

mes papiers. Je sors un coupe-file de la place de Bruxelles et je cache mon laissez-passer de volontaire belge, sur lequel est une photographie.

L'homme regarde le papier en tous sens. Un caporal, en allemand lui dit :

— Laisse-le passer. Tu n'y comprendras tout de même rien !

— C'est l'ordre reçu, réplique l'autre.

Et il continue à me regarder puis à regarder mon papier. Je ne bronche pas. Il me demande :

— D'où venez-vous ?

Je fais celui qui ne comprend pas et je lui réponds :

— Brüssel.

Il hausse les épaules, me rend mon petit papier et entre les dents déclare :

— *Es ist gut!*

Ça va bien.

Un second poste recommence le même manège puis un officier essaye de m'interroger en un mauvais français.

Je réponds le moins possible et enfin je passe.

Me voici dans Bruxelles. Il est 8 heures du soir. On ne m'a pas fouillé.

Pauvre capitale belge, ce beau soir d'août termine ton dernier jour d'indépendance et cette chaude nuit d'été, nuit qui appelle l'amour et la volupté, verra luire ton premier jour de tristesse, sous la botte prussienne. Désormais ta vie si gaie sera lamentablement grise devant l'envahisseur brutal, grossier et tellement lâche. Pauvre Bruxelles...

Le centre de la ville dégorge sans discontinuer des canons, des cavaliers, des fantassins allemands. La route est encombrée. C'est la formidable armée annoncée de von Klück ou du présomptueux Kronprinz qui, déjà, a traversé la ville et dont la tête, ce soir, s'éloigne vers un but inconnu, vers une direction hypothétique mais qui semble les plaines à l'est de Mons, vers Tournai et Courtrai, vers la France qu'il faut envahir, bousculer, anéantir.

A moins que...

Bruxelles, samedi soir, 22 août.

Donc Bruxelles n'est pas pris, mais Bruxelles a ouvert ses portes à l'ennemi hier 21 août. La garde a été désarmée dans la nuit; les corps spéciaux militarisés sont partis par Alost.

Ce samedi matin, le défilé commencé hier vers deux heures, continue incessant et long, long...

Voici de lourds fantassins prussiens. Voilà des uhlans, puis d'autres cavaliers et enfin de l'artillerie. Puis d'interminables trains des équipages.

Equipement magnifique. Uniformes neufs et pratiques. Du cuir jaune à profusion.

L'artillerie est superbe, la cavalerie moins belle. Les cuisines fumantes, toujours fumantes, font l'admiration des gosses. On ne gagne pas plus facilement les batailles avec des troupes bien outillées, bien équipées mais on inspire un certain respect fait de crainte et de regrets... de savoir moins bien nos soldats.

C'est déjà quelque chose, çà.

Ce défilé d'une armée de trois cent mille hommes est fastidieux. C'est à croire qu'il ne finira jamais.

J'habite à côté de l'Hôtel où est descendu le grand état-major et j'assiste pendant toute la longue journée de samedi aux allées et venues d'officiers, de généraux, d'estafettes et de simples soldats qui semblent abrutis de discipline. Je vois les officiers vider force bouteilles et rire entre eux de l'allure engourdie et fatiguée de la chair à canons qui continue son monotone défilé; sans arrêt, toujours, toujours.

Bruxelles, dimanche, 23 août.

Hier soir, on apprend l'arrivée d'un des fils du Kaiser. Alors tout change. On fait évacuer l'établissement par tout ce qui n'est pas officier général ou « ober-leutenant », on fait faire le grand tour aux troupes et on fait évacuer toute la partie des boulevards qui entoure l'hôtel.

Ah ! il pourra dormir le sommeil du juste, le Prince Impérial : assez de soldats, baïonnette au canon, veillent sur son repos.

Toute la nuit, comme un spectacle militaire bien organisé, le défilé continue et, dès sept heures, lorsque la fenêtre du prince s'ouvre, un commandant donne aux troupes qui vont défiler, l'ordre de chanter.

Alors, le défilé se fait plus martial ! Les hommes entonnent le « *Wacht am Rhein* » devant l'hôtel où gît le fils du César des Inaugurations et des Aigles en staff.

Et ainsi le Prince pourra dire à son illustre père comment les soldats de l'Allemagne vont au combat.

Ave, jeune homme, morituri te salutant. Pauvres bougres aussi ceux-là.

Les reverrons-nous passer ? Chanteront-ils encore : « *Gott mit Uns* ».

Nous les vîmes défiler insolemment : eux virent un autre spectacle : le bruxellois badaud qui regarde des heures entières, debout au bord d'un trottoir, une fenêtre derrière laquelle il se passe quelque chose.

Bruxelles, 24 août lundi.

Enfin je puis accomplir une partie de ma mission mais la besogne est ingrate. Tout le monde a quitté la ville et personne ne sait où sont partis les autres !! Et ceux qui restent se plaignent de n'avoir pas connu l'arrivée des Allemands, ils eussent filé à leur tour. Le sympathique bourgmestre, à la mâle figure, serait resté tout seul dans sa superbe capitale.

J'ai vu, ce matin, défiler le long des boulevards le 71^e prussien. Quel triste spectacle. Ces soldats sont des vieillards exténués, ils sont sans courage et sans énergie et seulement une discipline à la « schlag » peut avoir raison d'eux.

Je les ai vus s'arrêter un instant près de la Bourse. Ils se sont précipités à terre, en travers du trottoir et dans le ruisseau. La plupart dormaient à poings fermés avant même que les officiers aient eu le temps de les rassembler, de les grouper. Et les officiers n'y allaient pas de main morte ! De leur voix aigre et gutturale, ils ordonnaient aux pauvres bougres des mouvements que personne n'exécutait ; à coups de pied, ils les frappaient. La fatigue et, je l'ai appris ensuite, une violente démoralisation, terrassaient ces soldats généralement si disciplinés.

Il paraît que ces hommes, passés à Bruxelles samedi, étaient allés à Nivelles et de là, après cinq heures de repos, avaient dû reculer sur Bruxelles.

Est-ce déjà leur débâcle ? Les Français et les Anglais arriveraient-ils déjà ? Etait-ce enfin le premier mouvement de cette tactique fameuse qui doit écraser les

soldats de la Prusse orgueilleuse dans un étau de mitraille, de feu et de sang ? Enigme ! Ici, on ne sait rien, rien de précis... si ce n'est les mauvais bruits qui courent.

Lundi, 24, soir, Bruxelles.

Une panique insensée, ce soir vers 7 heures. Une incommensurable foule débouche brusquement des boulevards en hurlant :

— Ils arrivent... Ils arrivent.

— Qui, Ils ? Les Français et les Anglais... Stupidité irraisonnée particulière aux foules. Sauve-qui-peut général, fermeture des magasins, arrêt des tramways et chose particulièrement sérieuse, les cafés se vident instantanément.

Et cela, à Bruxelles, c'est très grave...



Vilvorde, mardi 25 août.

Ce matin j'ai quitté Bruxelles pour essayer de rejoindre Anvers puis Bouchout.

Gare du Nord, surprise : la place Rogier est déblayée, les tramways et les voitures n'y circulent plus. Nos maîtres ont donné des instructions pour que leurs troupes puissent défiler devant la gare au « parade-marsch ». Effet moral nécessaire ou lubie matinale du général qui eut des insomnies et vit comme moi, pendant une grande partie de la nuit, revenir des troupes fatiguées, épuisées, et venant d'où ??

Je gagne Schaerbeek croyant joindre Vilvorde par le tramway. Mais j'apprends que les soldats allemands ont fait sauter hier, la ligne entre Haeren et Vilvorde. Me voici donc obligé d'aller à pied !

Un peu au-dessus de Haeren, une patrouille m'arrête. Je trouve là d'autres Belges, qui reviennent de Malines, et m'apprennent qu'une division belge est aux prises avec l'ennemi et que le combat a pour centre Sempst. J'avance vers Vilvorde et bientôt, en effet, j'entends le bruit du canon.

Un grenadier arrive qui a fui Malines à travers champs. Il a dû traverser les lignes de feu et m'assure qu'il est impossible de passer entre Vilvorde et Malines. Il a vu aux prises les carabiniers et de l'infanterie prussienne et il assure que le fort de Walhem est entré « dans la danse » qui dure depuis l'aurore.

Il m'annonce encore que, à Saint-Nicolas, les corps spéciaux de la garde civique de Bruxelles sont depuis hier rattachés à une de nos divisions d'armée, qu'on

leur a envoyé d'Anvers des canons et qu'ils vont avoir à jouer leur partie dans les prochains engagements.

Pour eux, çà les changera de la petite guerre du dimanche et certes, beaucoup d'entre eux vont enfin voir la réalisation de leurs secrets espoirs.

Des uhlands arrivent au galop venant de Malines. Ils nous intiment l'ordre de quitter la route et de rentrer chez nous.

J'entre dans un café où je griffonne ces notes et je vois passer un convoi de vingt-quatre voitures d'ambulance allemande qui, à grande vitesse, filent vers Eppenheim où sont, dit-on, des blessés allemands en très grand nombre.

Nos Belges ont donc, une fois encore, fait de la bonne besogne...

Pedibus cum jambis, je rentre à Bruxelles non sans avoir été voir le pont volant que les Allemands jetèrent hier sur le canal.

* * *

Bruxelles, mardi soir, 25 août.

A Bruxelles, rien ne change.

L'Hôtel Cecil, où règne l'état-major, est toujours gardé par de vigilantes sentinelles; le corps de garde est toujours au cinéma voisin et trois cents hommes qui ne trouvent rien à faire, continuent, bouche bée, à regarder aller et venir le petit patron tout rond et tout blond de l'Hôtel du quartier général allemand.

Les tramways continuent à circuler suivant le bon plaisir des sous-officiers teutons ou bavarois.

Tout va bien.

Bruxelles mercredi matin, 26 août.

Hier soir, tard dans la soirée, nous eûmes des nouvelles !!

Bruxelles n'est pas, ces jours-ci, assiégée et nous sommes libres mais c'est surtout libres de ne rien faire et notre situation est identique à celle d'une ville que l'ennemi entoure.

On peut, du dehors rentrer à Bruxelles, mais à pied et entre les balles qu'on échange un peu partout. Or, de Liège, personne ne sort, de Louvain, personne ne vient puisqu'il n'y a plus personne. De Mons, impossible à cause de l'invasion allemande. Même motif pour Alost et Gand. Quant à Malines et Anvers ou Diest, on n'en voit arriver âme qui vive.

Donc, on ne sort pas et on ne rentre pas de Bruxelles, restée ville libre et ouverte. Nous n'avons pas de nouvelles sérieuses et nous en souffrons. Les journaux sont supprimés, bien entendu. L'« Indépendance Belge » s'édite en raccourci à Gand et, dit-on, maintenant, à Ostende, mais nous ne recevons ni ce journal ni ceux d'Anvers qui paraissent encore.

D'ailleurs les derniers jours où les journaux s'imprimèrent, ils nous donnèrent un tel tissu d'inexactitudes qu'il est un bien pour nous et pour eux qu'il y ait quelques jours de trêve à tant d'articles mensongers et à tant de propos variés, libres et sans aucune valeur, imposés, je crois, par la Censure. Ceci dit, on apprit hier soir que les Anglais occupent Hal (!), que l'ennemi a dû abandonner vingt-quatre canons à Lierre (!); que les Français passent le Rhin et ont Colmar; que d'au-

tres Français sont à Leembeek; que la poudre nouvelle de Turpin fait des monstruosités (!), enfin que l'Italie va déclarer la guerre à l'Autriche.

Je vous donne ces nouvelles à titre documentaire. Je ne crois à rien et cependant la source est bonne et même amusante: elles nous viennent du portier de l'Hôtel Cecil qui les entendit dire par un officier supérieur à un autre! Voilà le journaliste dernier modèle.

Nous rions plus tard de ces détails puérils mais hier, on ne riait pas et le premier à qui Monsieur le portier confia les nouvelles en prit note hâtivement et en cachette; les autres ensuite copièrent à leur tour ces détails et allèrent en ville apporter l'espoir de voir enfin se réaliser le grand plan... Vous savez bien l'étau... l'étau qui va écraser entre ses mâchoires de fer et de mitraille... tout l'Empire allemand.

Hier, aussi, M. Max, bourgmestre, fut superbe, dit-on.

Il refusa de signer une pièce qu'un major lui tendait avec quelque brutalité et fit chercher le général en chef qui mit aux arrêts le major pour manque d'égards envers notre magistrat.

M. Max, raconte-t-on également, lorsqu'il alla au devant des Allemands qui entraient dans Bruxelles, refusa de serrer la main du général en disant que, magistrat d'une ville investie il ne le pouvait pas.

Le général répondit qu'à la place du bourgmestre, il en eut fait autant... Un beau geste, même maintenant, fait plaisir à connaître.

Surtout maintenant!!

On raconte — nous ne pouvons rien contrôler — que les soldats du grand Guillaume se conduisirent comme des apaches à la caserne des Carabiniers. Ils lacérèrent, paraît-il, les portraits de nos souverains, les reliques du régiment et tout ce qu'ils purent atteindre.

Lâcheté, brutalité, sauvagerie !

Et dire qu'il y a huit cent mille de ces brutes teutonnes en Belgique !

*
**

Bruxelles, 26 août, midi.

Les soldats prussiens ont quitté ce matin l'Hôtel de Ville de Bruxelles et sont allés installer leurs généraux rue de la Loi, au Sénat et dans les hôtels ministériels. La rue est barrée. Ils exagèrent, nos maîtres !!

Nous aurons dès demain un « stadthalter » ou gouverneur allemand. Voilà qui est bien et dont l'utilité s'imposait. Ce qui s'impose aussi et même trop, c'est la présence de ces gens à Bruxelles. On commence à les avoir assez vus et j'ai la conviction que si nous devions apprendre ici un succès certain des troupes alliées, le bruxellois retrouverait son énergie endormie et se souviendrait des journées glorieuses de 1830 pour chasser l'envahisseur de Bruxelles.

Voilà qui occuperait tant et tant de jeunes hommes, qui trouvent le temps long, malgré les interminables parties de cartes devant les verres de « faro » ou de « lambic », malgré la fumée bleuâtre de pipes jamais vidées et malgré le but général de promenade : aller voir manger les boches au restaurant voisin.

Les boches, eux, pendant ce temps-là, s'occupent et

font œuvre non pas de soldats, mais de vulgaires bandits. Les Bonnot attaquaient à deux contre quatre. Ceux-ci y vont cent contre un et ils pillent. Hier, dit-on, ils furent à Forest et y visitèrent, entre autres, l'usine de la Ouate Thermogène ! Ils trouvèrent sans doute que les paquets de cette spécialité seraient utiles en Allemagne et en envoyèrent via Louvain et Liège tout un wagon ! Quel dommage, que nous n'ayons pas songé à donner cela, d'abord, à nos braves soldats belges ! Le soleil, enfin, cesse de briller... il pleut... cela va nous changer les idées.

*
**

26 août soir.

Encore des nouvelles. Ça marche par trois.

Les forts de Liège tiennent toujours et un communiqué officiel français confirme l'accord entier entre les armées belge et française.

Les Allemands viennent de placarder très haut sur les murs de la ville une série de « nouvelles officielles allemandes ». Sans doute ont-ils eu vent des bonnes nouvelles reçues d'ailleurs.

Dans le communiqué affiché, les armées teutonnes chantent prodigieusement victoire. Ils ont pris 150 canons, Lunéville et Maubeuge. Quant aux Russes, ils en ont tout juste laissé quelques-uns.

La traduction allemande accompagne ce journal de guerre. Les soldats allemands lisent cela, le commentent et vont boire un verre. Ainsi, ça « profite » au commerce local et ça ne fait, en réalité, de mal à personne.

Jeudi, Bruxelles, 27 août, midi.

Ce matin, les Allemands ont placardé sur les murs de la ville, encore une fois très haut, un bulletin. Il est intitulé simplement : « Nouvelles officielles de la guerre » et est signé : « Le gouverneur ».

De cette façon, il prête mieux à équivoque. Il a sur celui d'hier un avantage : sa traduction en flamand. Par lui nous apprenons que Bruxelles a donc un gouverneur allemand et que Namur est pris depuis le 24 août.

Le bulletin nous annonce également la déroute de l'armée des alliés et principalement des Anglais.

Ce journal est sujet à caution, faut-il le dire et s'il est fait pour démoraliser Bruxelles, c'est du papier gâché. Personne ne croit aux nouvelles officielles allemandes et les récits de grande bataille à Charleroi, faits sous le manteau, ont plus de crédit près du peuple.

On dit que les mineurs carolorégiens firent eux-mêmes sauter une partie de la ville ! Braves gens...

On dit aussi que le Kronprinz est mort ; que, à Louvain, un tenancier d'hôtel a tué un général allemand et que les troupes belges descendent d'Anvers sur Bruxelles.

Que valent ces dires ?

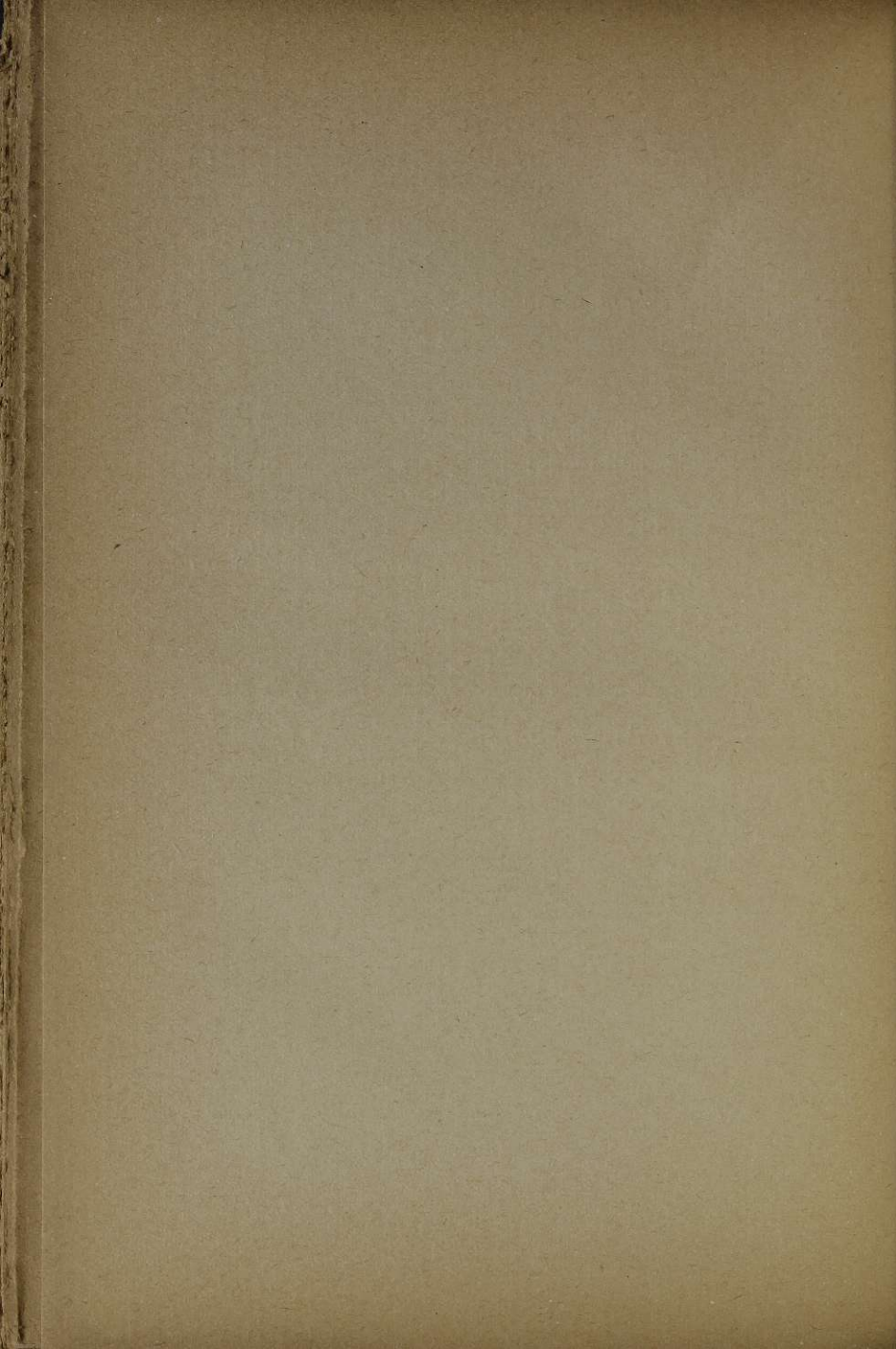
Que nous réserve demain ? ! Cette vie dans Bruxelles, à ne rien faire, à ne rien savoir, est à la fois déprimante et énervante. Les moindres choses prennent une importance énorme et les très grands faits passent à peu près inaperçus, puisqu'on ne les sait que bien après et bribes par bribes.

Ce matin, les Allemands ont amené de chez eux jusqu'à la gare de Schaerbeeck un train de 31 wagons. Et ce train, ils l'ont mené au nez et à la barbe des Bruxellois, de la gare du Nord au Midi par la Grande-Ceinture !

Autre détail : tous les officiers teutons sont nobles. Ils portent la particule et prouvent aux gens d'ici leur noblesse. Voici comment : dès qu'ils achètent quelque chose qui dépasse quelques francs, ils se font remettre une note acquittée et font majorer le montant d'au moins vingt pour cent ! De cette façon, après la guerre, on pourra faire de petites affaires sur la caisse du gouvernement impérial déjà bien... malade cependant.

Hier soir, grosse émotion : Hugo Gottlob, un bon belge s'il en fut arrive et, mystérieux, nous fait signe de le suivre. Nous nous enfermons dans une petite salle du fond et il sort de sa poche le *Figaro* et l'*Intransigeant* du 23 août. Ah ! la bonne petite heure passée ensemble, ce soir-là...







Bruxelles, vendredi 28 août.

Je suis allé hier, résigné, demander un sauf-conduit, vêtu civilement bien entendu !

Ces messieurs sont installés au Sénat. On n'arrive vers eux qu'après avoir passé devant trois rangées de soldats, baïonnette au canon. Et encore, pour aller voir le « *Commando* » ai-je été accompagné d'un soldat.

Face au parc, (au beau parc, qu'occupe encore une fois un régiment de canonniers, après 84 années), dans le grand vestibule de l'entrée du Sénat, le corps de garde est installé. A droite et à gauche est le bureau qui délivre les permis de sortie de la Ville. On m'a accordé assez facilement un « *passchein für Alost und züruck* » et ainsi nanti, je pourrai demain rejoindre Bouchout.

Le permis est flanqué d'un cachet préparé d'avance et qui porte « gouvernement allemand Bruxelles ! »

Ce cachet était donc gravé dès avant la campagne ? ?

J'ai entendu pas mal de discours, depuis quelques jours. J'ai entendu les stratèges d'estaminets et les orateurs du trottoir. J'ai également entendu parler des gens réfléchis et je cite ici quelques-unes des phrases qui, du haut au bas de la Ville, reviennent le plus fréquemment dans la conversation !

Mettez-y l'accent wallon ou l'accent flamand ou alors la manière bruxelloise :

— Qu'est-ce que nous allons devenir ?

— Notre pauvre pays ! Il sera joli, après la guerre.

— Serons-nous allemands ? Où irons-nous vivre, alors ?

— Qui payera les pots cassés. Est-ce eux et alors avec quoi ?

— Guillaume viendra-t-il à Bruxelles ?

— S'il y vient, il se fera certainement tuer le premier jour.

— Ah ! quel malheur que la Belgique n'ait pas eu le service personnel.

— On l'aura après la guerre.

— Croyez-vous ? En attendant, si on avait armé les quelques deux cent mille hommes qui déambulent à ne rien faire dans la ville investie, nous n'aurions pas vu l'Allemand.

— Quelle chose navrante que cet envahissement des barbares.

— On comptait sur les Français et les Anglais.

— On aurait mieux fait de compter sur soi-même.

— Vous aurez beau dire. On ne se prépare pas à la guerre en huit jours. Et l'Allemagne s'y prépare, elle, depuis quarante-quatre ans dans le but de nous envahir d'abord.

— Vous le saviez donc ?

— Tout le monde le savait. Mais les politiciens n'ont pas voulu le savoir.

— Ne mêlons pas la politique à une situation acquise qui devient terrifiante.

— L'épidémie nous guette !

— Et la misère.

— Oui, mais comme elle sera générale, elle sera moins dure à supporter.

— Et si les alliés sont vainqueurs. Si les Russes prennent Berlin et forcent les Allemands à se retourner.

— Alors, espérons que la leçon aura été bonne et que nous ne nous griserons pas d'un orgueil dangereux.

— Tout ça c'est des mots ! Après la guerre on travaillera. Il fallait cette épouvantable chose pour arrêter notre vie de luxe et notre avilissement. Nous vivions comme des « fins de race ». Maintenant nous allons tout régénérer par le travail.

— Pussions-nous seulement conserver notre Indépendance !

.....

Ce sont les phrases courantes. Sans doute, dites-vous, j'oublie les mots empoignants entendus pour qualifier l'effort de ceux qui donnèrent leur vie pour la patrie ?

Non pas ! Personne n'en parle. Parce que les mères, les veuves, les fiancées et les sœurs endeuillées ne vont pas dans la rue.

Et parce que les autres ne songeront aux « morts pour la Patrie » que, plus tard, lorsque la Belgique sera inondée de Comités et d'organisations de fêtes et de concerts. Alors, on en parlera... parce que les vivants, ceux qui restèrent ici, signeront les affiches et recevront les décorations.

Nous en aurons des discours ! Et des monuments. Et des patriotes et des vengeurs...



Gand, samedi soir, 29 août.

J'ai quitté Bruxelles ce matin par la porte de Ninove. Temps superbe, trop bel été qui fait trop beau Bruxelles pour de vulgaires boches.

Je note que j'ai vu sur les routes, des poteaux télégraphiques, contre lesquels les boches avaient cloué des plaques en métal sur lequel était imprimée la défense, sous peine de mort, de grimper au poteau et de couper ou endommager les fils.

Ces menaces de mort étaient imprimées dans le métal en caractères noirs sur fond blanc; l'avis, en outre de la langue allemande, était traduit en français et en russe.

Là encore, nouvelle preuve de la savante préparation méthodique de l'armée du kaiser, qui ne laisse rien au hasard et a, si pas tout, beaucoup prévu pour les besoins de son plan d'invasion.

Mais, continuons la route.

Personne ne m'a inquiété jusqu'à Berchem. On sort donc facilement de Bruxelles.

De Berchem à Assche, voyage sur un chariot.

De Assche à Nyverseel, voyage à pied, par la grande route.

De Nyverseel à Termonde, voyage en bicyclette.

De Termonde à Wetteren, voyage en automobile.

De Wetteren à Gand, voyage en chemin de fer.

Voilà donc comment, fin août 1914, se pouvait faire le voyage de Bruxelles à Gand.

A Termonde, je rencontre des amis, chasseurs du

régiment volontaire Reine-Elisabeth et dont tous les hommes sont restés groupés autour de leur drapeau qu'ils ont avec eux, touchant exemple d'abnégation et d'amour pour la Patrie. Ces ex-gardes civiques sont militarisés et constituent avec les volontaires de l'armée, les chasseurs « Eclaireurs » et les chasseurs à cheval ainsi que l'artillerie de la garde, qui a reçu des canons, l'Armée de l'Escaut.

De Termonde les gardes m'amènent à Wetteren pour me parler d'un exploit fabuleux de plusieurs des leurs.

Je trouve à Wetteren le colonel Anspach, les majors G. Dupont et Demaret, en grand conciliabule. Ils sont rayonnants de bonne joie pure et me content l'exploit qui, désormais honore le régiment. Quatre cyclistes partis en reconnaissance se sont trouvés face à face avec un parti de 30 uhlans. Ils n'ont pas battu en retraite, comme l'indiquait le règlement. Ils ont fait face à l'ennemi, ont « descendu » des cavaliers et ont ramené du butin de guerre et deux prisonniers. Malheureusement, un des cyclistes a été fait prisonnier et enmené.

Ces cyclistes ont été portés à l'ordre du jour de l'armée et le régiment tout entier en est honoré et exulte.

Il y a évidemment de quoi...

Après Wetteren, je suis allé vers Gand pour joindre Anvers par le train. A 7 heures, un télégramme du chef de l'armée est arrivé, interdisant formellement de remettre des billets de chemin de fer aux gens qui ne sont pas domiciliés à Anvers. La métropole regorge de monde et l'on trouve inutile, dans une ville qui doit

être assiégée, selon toute probabilité, bientôt, de laisser enfermer des curieux ou des étrangers.

Le train d'Anvers est donc parti à 8 heures du soir avec six voyageurs et sans moi.

Les Gantois semblent avoir une « frousse » intense de voir arriver les prussiens. C'est le sujet unique de toutes les conversations dans les innombrables cafés de la ville de Van Artevelde.

Du reste, après l'exemple donné ces jours-ci, par un général belge, de cavalerie, cela n'a rien d'étonnant.

Les journaux gantois paraissent régulièrement et c'est plaisir, ce samedi soir, à Gand, de me coucher pour lire, de la manchette aux annonces, quatre journaux dont un a six pages et qui disent tous les mêmes bonnes choses.

Les nouvelles des alliés sont excellentes. Les discours anglais aux Chambres sont réconfortants et les Français semblent satisfaits des résultats acquis. Dès lors, tout va bien.

Demain, il y aura un mois que Attila II mit le feu aux poudres. Son fameux dîner, chez Maxim, à Paris, doit être trop cuit, car voilà 21 jours que la charcuterie commandée attend les convives.

J'apprends ici que le prince de Wied est en fuite...

Le prince de Wied ! Savez-vous encore ce que c'est que le prince d'Albanie ? Comme ce petit sujet de conflit est déjà loin, et comme, aujourd'hui, cela nous intéresse peu...

Saint-Nicolas, dimanche, 30 août soir.

Ma mission est enfin finie. Je dois rejoindre Anvers le plus rapidement possible.

Par Lokeren, nous arrivons de Gand en auto et le long de la route, dans la campagne superbe, par cette magnifique fin d'été, nous ne pouvions croire que le pays fut en guerre !

Près de Saint-Nicolas, nous croisons des soldats belges en grand nombre, infanterie et artillerie.

Le tempérament joyeux des soldats du Roi Albert a repris le dessus. Pas de trace de démoralisation, pas de plaintes, de la saine et franche gaieté, des récits simplement faits d'actes héroïques (à noter ceux du soldat Sapin dont je reparlerai), une belle confiance en l'ave-

nir et un respect énorme pour leur Roi, leur très grand Roi qu'ils adorent tous.

Ah ! c'est une belle armée que celle de la petite Belgique neutre. Le nombre n'y est pas, mais la valeur des troupes y supplée. Et l'Allemand est loin d'avoir réduit au silence de pareils bataillons !!

J'apprends ici que le splendide défenseur de Liège, le général Léman, désormais immortel, est prisonnier et blessé à Coblenze.



Tamis, 3 septembre, soir.

Me voici cloué au lit. La chambre me garde depuis lundi soir. Ça n'est évidemment pas le but du voyage mais la force prime le droit.

Lundi soir, quittant Saint-Nicolas pour Anvers, par Rupelmonde, nous avons rencontré de l'artillerie qui arrivait un peu brusquement. Il y a eu choc ! J'ai été précipité hors de la voiture, dans le fossé et on m'a relevé avec une simple luxation de l'épaule.

Souvenir charmant, du reste, grâce à la plus exquise des brunes infirmières !

J'ai rencontré ici, mercredi, un brave homme que j'avais vu à Louvain lorsque la division de cavalerie y avait son centre d'approvisionnement. Il fut prisonnier des « boches » et j'ai, tant bien que mal, noté son récit.

« Le 25, me dit-il, je fus surpris dans une pièce du rez-de-chaussée d'une maison de Louvain, rue de la Station. J'étais occupé à bourrer ma pipe, geste entre tous peu guerrier ! Je fus pris et je dus sortir dans la



rue, les bras en l'air, comme beaucoup d'autres habitants des maisons de la rue. J'appris plus tard que, des dites maisons étaient, assuraient ces menteurs, partis des coups de feu meurtriers ! Deux rangs de soldats occupaient le milieu de la rue. Nous dûmes marcher vite et aller, entre les rangs de cette soldatesque, vers la gare.

Là, je vis qu'on groupait les femmes et les enfants à droite, les hommes à gauche.

Lorsque le groupe des hommes fut de cent cinquante environ, on arrêta le défilé et on commanda : « handts auf » (mains en l'air).

Bras en l'air, nous fûmes poussés violemment jusqu'au mont César. Là, nous attendîmes.

La pluie commençait à tomber. Ce fut un soulagement pour nous.

Bientôt un sergent allemand prit la tête de la colonne et notre convoi de prisonniers partit vers Hérent et de là vers Bueken, sur la route de Malines.

Cette marche fut pénible. La pluie maintenant tombait drue. Nous étions trempés jusqu'à la peau. Parmi nous il y avait des vieillards qui ne nous suivaient qu'avec grand' peine. Quelques-uns juraient, d'autres pleuraient, aucun ne parlait.

Nous marchions en colonne et certains d'entre nous avaient enlevé leurs chaussures qu'ils tenaient à la main. Quelques soldats allemands, sur la route, crurent bon de se décharger de leur sac et de les faire porter aux plus jeunes d'entre nous.

Devant moi, un drame se passa après Hérent. Un

des nôtres voulut fuir : il prit son élan et sauta dans un champ. Le sergent arrêta la colonne. Quatre husards bondirent en tirant et bientôt nous vîmes tomber le fuyard. Les soldats allèrent vers lui et à bout portant, tirèrent sur le moribond. Lorsqu'ils eurent la certitude qu'il était mort, ils le déposèrent contre un arbre et nous forcèrent à défiler devant le cadavre, les bras en l'air.

Ce fut un instant tragique, inoubliable et qui nous enleva à tous, toute espèce d'idée de révolte.

Nous couchâmes la nuit de mercredi 25 à jeudi 26 août, dans un champ, sous une pluie battante, près de la grand'route et non loin de Bueken. Le lendemain jeudi, à 5 heures nous étions en marche et nous arrivions à Thyldonck. Nous n'avions rien mangé depuis vingt heures. Là, nous passons le canal et nous allons, triste troupeau passif, nous traînant et souffrant vers Wespelaer puis vers Rotselaer. Nos bourreaux n'ont pas d'ordres précis et les officiers nous renvoient d'Héroude à Pilade, ne désirant visiblement pas prendre la responsabilité de continuer notre supplice.

Des prêtres vinrent alors dont les paroles firent merveille : les plus athées pleuraient ! Nous reçûmes enfin asile dans une église. Nous pûmes nous asseoir à l'abri de la pluie et manger quelques croûtes de pain.

Après midi, on nous aligne sur deux rangs. Nous pensons qu'ils vont nous fusiller et beaucoup d'entre nous en sont satisfaits : ce serait la fin de toutes nos souffrances...

Hélas, il n'en n'était rien. On nous fit refaire, à pied,

le chemin vers Louvain où, sur la grand'place on nous laissa debout pendant deux interminables heures, avec défense de bouger. Quelques-uns de nous tombèrent. A coups de pieds on les releva et on força leurs compagnons immédiats à les soutenir.

Devant nos yeux, le spectacle est horrible : les soldats allemands pillent et saccagent tout. Des cadavres encombrant les trottoirs. On les pousse du pied s'ils gênent l'entrée des maisons. Et nous voyons les guerriers de l'Allemagne indigne, voler ce qu'ils peuvent, et boire, boire tous et sans discontinuer.

Un officier supérieur survient ; il sort d'une maison qui brûle. Sans doute la fumée le gênait. Il nous aperçoit. Il appelle le sergent et, comme si notre présence l'écoeurerait, il fait un geste de dégoût en donnant des ordres.

Notre colonne est alors envoyée à la gare. Nous traversons la rue de la Station et là, malgré la peine que nous avons, malgré notre supplice, nous pleurons sur l'état lamentable et navrant de nos maisons. Oh ! ces incendies, ces pillages ! Quelle vision d'horreur. Rien n'égale la douleur que peut ressentir un prisonnier, sans défense et sans énergie, lorsqu'il voit son toit brûlé et l'ennemi pillant ce qui fut son logis. C'est la sensation la plus écrasante qui fait que l'homme supplie la mort de venir et n'espère plus rien, rien que la fin de tous ses maux.

A la gare, nous fûmes enfermés dans un wagon à bestiaux. Nous étions plus de cinquante dans un seul wagon fermé. Nous étions dans l'obscurité, sans pain

ni eau et sans air. Cela dura je ne sais combien de temps et nous sentîmes des heures et des heures, le roulement des wagons.

Ce fut long, long, et cette obscurité dans le wagon, où nous étions entassés les uns sur les autres, fut un autre horrible supplice infligé à des civils lâchement fait prisonniers. Nous reçûmes du pain vers la fin du vendredi et nous apprîmes que nous étions à Düren, plus loin qu'Aix-la-Chapelle.

Nous arrivâmes ainsi à Cologne et là nous pûmes descendre. On dût nous porter à terre : nous avions les jambes ankylosées. Nous passâmes la nuit sur un terrain de sports. Le samedi, nous repartîmes pour Liège mais cette fois nous étions dans des wagons, assis et serrés les uns contre les autres. Mais on y voyait clair ! Nous passâmes la nuit enfermés dans ces wagons laissés sur la voie près de Liège.

Le dimanche le train roula vers Bruxelles, et arriva à Schaerbeek. Avant d'y arriver, un soldat parvint à notre compartiment par le marche-pied. Il ouvrit la portière et, comme le train ralentissait, il me fit signe de descendre, me poussa dehors et prit ma place. Je sautai sur la voie. Personne ne me dit rien. Je restai couché là pendant quelques heures et lorsque je revins à moi, le train était parti : j'étais libre.

Je me traînai le long de la voie jusqu'à Jette. Là, je reçus des secours : j'étais sauvé !

Tel fut le récit de ce pauvre bougre rescapé. Faut-il y ajouter un mot ? Non, n'est-ce pas ! Il est par lui-même suffisamment dantesque.

Blankenberghe, dimanche 6 septembre.

On m'avait dit que le littoral était archi-plein de gens innocupés, amusés, distraits, coulant de paisibles jours de douce villégiature devant la mer calme, par cette fin d'été magnifique. On avait, comme en toutes choses, terriblement exagéré et, tout ici, va mal.

Le littoral belge est navré de la guerre d'abord mais ensuite, souffre autant de la présente situation que les villes où l'ennemi laissa libre cours à sa sauvagerie.

Le commerce du littoral vit, principalement, des hôtels. Or, les hôtels sont ruinés momentanément. Comme chaque année, les hôteliers avaient fait des frais de mise en ordre, avaient fait des commandes et attendaient la « saison » qui allait amener principalement des boches, des boches, encore des boches.

Au moment où elle commençait, les mobilisations rappelèrent les hommes et la clientèle française, anglaise puis surtout allemande et autrichienne, voir également belge, disparut.

Le personnel, lui aussi, dût quitter et le 3 août, les hôtels du littoral fermaient. C'était la ruine...

Aujourd'hui, les plages sont fréquentées par quelques familles belges qui habitent en villa et y vivent le plus économiquement possible, par des réfugiés généralement miséreux, et par quelques soldats, qui viennent on ne sait d'où et repartent on ne sait vers où. Partout, c'est la tristesse et la désolation. Et aussi la misère.

Et, ici, rien à espérer, ni indemnité ni clientèle future... après le fléau. Même pas la remise des contri-

butions ni des patentes !! C'est un des côtés de la ruine générale que beaucoup ne soupçonnent pas.

A moins que, plus tard, ceci ne devienne encore un champ de bataille... Alors !!

Blankenberghe est calme. On se promène le long de la digue et on recommence. Pas de bains. Le casino est fermé et seuls quelques cafés sont inutilement ouverts. De temps à autre arrive une auto de la Croix-Rouge. On se précipite alors et l'on trouve un jeune homme, muni de tous les laissez-passer, de tous les brassards, d'une recommandation de M. Woeste ou du général de la Garde civique, un bon jeune homme très fier, qui ballade une ou deux jeunes femmes venues de Gand ou de Courtrai voir « quelle nouvelle à la mer ».

Généralement, l'auto s'arrête et le bon jeune homme raconte des histoires invraisemblables mais qui, néanmoins empêcheront, cette nuit, les mamans de dormir ! Ah ! ces orateurs de la rue !!

On reçoit les journaux mais ils sont généralement très chers et très vieux ou tout au moins les nouvelles qu'ils donnent remontent au début des hostilités.



Ostende, lundi 7 septembre.

La Reine des plages héberge pas mal de miséreux dans des cabines. On a fait une cité de bois dans le parc de la Galerie-Léopold et des âmes charitables donnent la soupe quotidienne à de plus pauvres qu'eux.

C'est un effort de charité très remarquable qui honore la ville.

Une organisation nouvelle et lucrative est celle de la « poste ! » Quelques cafés et aussi quelques magasins annoncent extérieurement que l'on accepte les lettres pour les principales villes du pays.

On dépose dans un de ces magasins une lettre pour Bruxelles ou pour Liège. On paye d'avance 2, 3 ou 5 francs suivant la difficulté d'arriver dans la ville. Le courrier ou le cycliste emporte, avec d'autres, votre lettre, la remet à la personne indiquée et rapporte une réponse ou l'objet demandé.

Vous allez ensuite prendre cette réponse ou cet objet et vous soldez alors la différence du prix convenu, soit encore 2, 3 ou 5 francs. Certains courriers se font ainsi des rentes pour l'après-guerre et on raconte que des cyclistes partirent vers Bruxelles emportant jusqu'à trois cent lettres.

A raison de cinq francs l'une, ça vaut le voyage !

Quel besoin d'écrire et comme si les mauvaises nouvelles ne se savaient pas déjà suffisamment vite.

Comme les lettres doivent rester ouvertes, s'il a eu le temps, le cycliste n'a pas dû s'ennuyer. Et ce nouveau messenger de joies ou de tristesses a dû en connaître, des secrets ! Que de dissertations pour un philosophe !



OSTENDE



Ostende, jeudi 10 septembre.

Chargé d'une nouvelle mission, me revoici à Ostende où j'ai à faire au service des malles-postes, Ostende-Douvres. Il n'y a plus de commandant puisqu'il n'y a plus de malle, le service étant supprimé et remplacé par un va-et-vient Folkestone-Boulogne, tri-hebdomadaire. L'officier, fort aimable, auquel je m'adresse, me raconte le dernier voyage qu'il fit, à bord de la dernière malle, dans la nuit de lundi. Voici ce récit, qui me paraît intéressant pour l'histoire de la guerre :

« Nous avons quitté Folkestone lundi un peu avant sept heures, et nous avons heureusement peu de passagers à ramener à Ostende.

Vers huit heures, nous fûmes arrêtés par un premier torpilleur anglais. Ce navire arrivait sur nous, tous feux éteints et brusquement il surgit à notre tribord, nous éclairant d'un de ses formidables projecteurs.

Par le porte-voix, la conversation s'engagea :

— D'où venez-vous ?

— De Folkestone.

— Où allez-vous ?

— A Ostende.

— Prenez garde à la route directe !

— Elle n'est pas sûre ?

— A cause des mines. Inclinez vers le sud.

— Y a-t-il du danger ici ?

— Oui, passe dangereuse. Nous allons vous précéder. Suivez-nous...

Nous suivîmes alors le torpilleur dont les projecteurs, de temps en temps montraient la direction.

Bientôt cependant, nouvel arrêt et projection formidable à babord : c'est un nouveau torpilleur qui recommence la même conversation et qui, une fois encore nous entraîne dans son sillage pendant quelques milles. La troisième partie du voyage se fit dans la clarté du projecteur d'un nouveau navire de guerre et cette randonnée en pleine mer, éclairés par cette vive lumière allant vers le ciel eût quelque chose de féerique et de dantesque aussi.

A minuit le torpilleur nous quitta avec, une fois encore, la recommandation :

— Il y a du danger. Appuyez vers le sud.

Nous continuâmes dans la nuit noire, avec la crainte

du heurt d'une mine et l'oreille encore bourdonnante des mots : « il y a du danger » jetés sinistrement dans la nuit, par-dessus les flots, heureusement calmes.

Enfin, à deux heures, nous accostions au quai d'Ostende. Ce fut le dernier voyage de nos malles. Et les quelques passagers qui furent des nôtres se souviendront certes, de leurs impressions de cette nuit. »

Ce voyage dût évidemment donner la forte sensation à ceux qui en furent.



Gand, vendredi 11 septembre.

Les Gantois ont failli voir les prussiens. Leur bourgmestre fit son devoir et les Gantois ne virent pas la ville envahie. Tant mieux pour eux et leurs 200.000 ouvriers.

Les teutons ont d'ailleurs eu le temps, ici, d'agir en apaches, comme ailleurs. La raison du plus fort étant la meilleure, ils ont, aux environs de la ville, commis toutes les déprédations possibles et, en ville, ils ont exigé tout ce qu'il était possible de demander. La bourse ou la vie !

On fait remarquer ici, non sans raison, qu'il n'y a qu'en Belgique que les Allemands agissent avec autant de lâcheté. En France, nous n'entendons pas les mêmes plaintes et sans aucun doute, le Kaiser a-t-il donné des ordres pour que chez nos voisins, les hordes fassent l'impossible pour se conduire en soldats.

Ça sera évidemment difficile !

A Gand, on attend les troupes belges qui, dit-on, doivent commencer un mouvement d'enveloppement des barbares pour les chasser du pays.

*
**

Gand, 12 septembre, soir.

On me confirme que l'armée belge va essayer un mouvement offensif.

Je souffre moins de l'épaule, j'ai l'occasion d'atteindre Anvers en voiture avec des soldats qui partent dûment autorisés et, dès lors je ne puis hésiter. Nous partons donc demain matin samedi, 12, pour rejoindre les

lignes de défense d'Anvers, cœur du pays. Il paraît que, avant huit jours, nous serons à Bruxelles. Voilà qui est une bonne promesse réconfortante !

Sera-ce mieux qu'une promesse ? Espérons-le, en attendant.

L'Etat-major allemand est, dit-on, en désaccord avec le Kaiser. Tant mieux.

Le Kaiser, parlant de l'état-major dit : « Ah ! si j'avais encore Bismark ».

Les généraux du grand quartier pensent, s'ils ne disent : « Que n'avons-nous Bismark. Ça marcherait autrement ! »

On reproche, paraît-il, au Kaiser d'être incompetent, d'être un mauvais tacticien et de faire tuer des hommes et des hommes bien vainement. Guillaume, paraît-il, ne donne qu'un seul ordre, toujours le même : « en avant ». Et ça coûte cher, même si ça ne réussit pas toujours.



Anvers, samedi 15, soir.

Nous venons enfin d'atteindre Anvers et de manger un morceau, le premier de la journée.

La Métropole a changé d'aspect. Ce n'est plus la ville en fête et en joie. C'est la cité au travail où chacun a un poste et chacun une mission. Ici maintenant, on attend l'ennemi et la population restée dans la ville est sans peur, et à cette bravoure calme qui convient à ceux qui savent quel danger les menace. Les promeneuses en toilettes claires des jours d'août et les rieurs inactifs des trottoirs sont rentrés chez eux. La ville a enfin l'allure qu'il faut à cette citadelle de l'Indépendance belge. L'exemple du Roi, des ordres sévères, les visites des Zeppelins et de la réflexion ont opéré ce changement.

Nous partons à Düffel.

On dit que les événements vont se précipiter.

J'ai eu l'occasion de lire, ce soir, la proclamation affichée dans tous les villages de France par ordre du gouvernement français.

Je la copie. C'est pour les Belges une ineffaçable page à inscrire au Livre d'Or National.

« Si l'on nous eût dit, il y a trois semaines, en ce premier dimanche de la guerre, pendant que la France attendait la déclaration de Londres et pouvait douter encore de voir à ses côtés et la flotte et l'armée de l'Angleterre.

Si l'on nous eût dit que 23 jours après nous aurions pu terminer tous nos préparatifs et que sur tout le front

ou presque, le territoire national serait indemne, qui donc l'eût admis sans conteste ?

Or, nous savons le prix dont fut acheté notre sécurité. Nous savons quels en sont les ouvriers véritables. Nos troupes ont fait leur devoir, mais l'héroïque nation Belge a fait plus que le sien. Elle se devait à elle-même, elle nous devait aussi de défendre sa neutralité. Nous attendions tout de sa loyauté et de sa vaillance. Mais elle a dépassé notre attente ; c'est elle qui, par sa résistance obstinée, a permis notre mobilisation, notre concentration, le débarquement de nos alliés dans nos ports, leur arrivée sur le front de bataille et l'organisation systématique de cette guerre en commun.

C'est des poitrines liégeoises qu'a été fait notre premier rempart, c'est de la nation Belge toute entière qui, donnant son sang, son territoire, donnant sa capitale, a voulu que Liège et Anvers deviennent dans l'histoire synonymes de Thermopyles et de Marathon.

Frères Belges, nous vous avons apporté, il y a 83 ans, l'Indépendance ; vous nous payez votre dette au centuple ; jamais nos fils et les fils de nos fils, à travers les siècles n'auront pour vous assez de reconnaissance et d'amour. Soyez fiers d'être Belges ».

Düffel, jeudi, 17 septembre.

Reçu de Willebroeck cet amusant billet qui prouve que, même devant les gros canons de nos lourds envahisseurs, l'esprit ne perd pas ses droits.

« Ta lettre, vieux, me donne enfin une joie. Tu as plaisanté, donc, tu n'est pas encore amputé d'un bras. Tu m'écris, donc tu vis et cette manifestation, par les temps que nous vivons, est importante.

Je suis encore — j'espère même le rester pas mal de temps — en chair et en os. Ne lis pas en noces, ce serait horriblement faux. Je suis, comme ils disent, l'arme au pied et ça me change ! Ça nous change d'ailleurs tous, depuis le temps que nous reculons. Car, vieux, crois moi, je commence à connaître la géographie de notre pauvre pays et, lorsque nous allâmes de Paris par Namur à Bruxelles, en auto, je ne croyais pas refaire la route *pedibus cum jambis*, carte ou jumelle constamment à la main.

Il paraît que, maintenant qu'on nous a montré comment une armée recule, on va nous apprendre comment la même armée doit combattre pour vaincre. On nous a formellement promis qu'ici nous pourrions aller de l'avant. C'est notre tour, du reste.

J'écris à Bournat pour qu'il m'assure en mixte sur la vie. Le fera-t-il ?

Crois-tu, entre nous, que nous allons courir plus de dangers en marchant sus à l'ennemi que nous en essayâmes en reculant devant lui. Si je fais le compte des hommes de ma compagnie, perdus lors de plusieurs retraites honorables, je n'en suis pas très sûr...

En attendant il pleut, soit de l'eau du ciel, soit des balles, des obus, des tas de choses désagréables qui sont dans les schrapnels et même de la gloire ! Nous sommes là quelques-uns à vivre tout doucement dans des trous et chaque fois qu'un de nous sort pour chercher quelque chose, on fait des façons et on décide que : ou bien il revient par ses propres moyens et c'est un héros ou bien on le ramène et c'est une gourde. Je te le dis, on est des héros ici sans même que nous sachions exactement pourquoi. J'attends mon tour et ne me plains pas.

Tu es prié de remettre au porteur une autre lettre de toi : les autographes vaudront après cette longue affaire. Tu dois également donner à dîner au porteur, c'est promis. Ni œufs pochés ni tournedos, c'est un brave, un wallon de mes amis. Il a reçu une balle dans la poitrine mais il la garde jalousement. Il appelle sa balle, un souvenir pour sa fiancée.

Vieux, à plus tard. Le premier arrivé au Central Hôtel, à Berlin, attendra l'autre. Et si on ne se revoit pas, on s'écrira.

Ton ami pour... le plus longtemps possible,

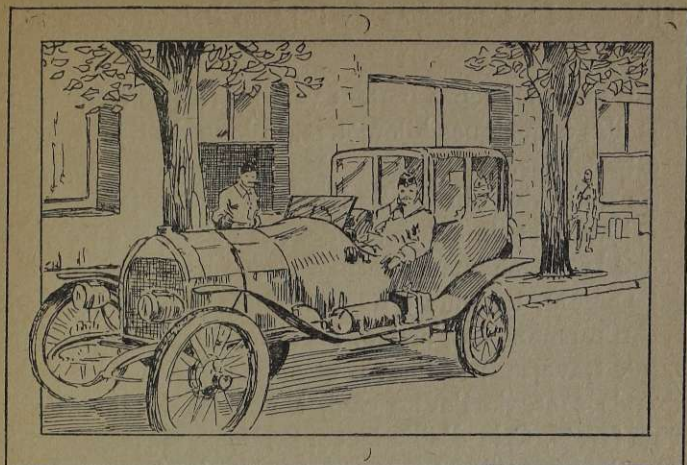
Jean.

Capelle-au-Bois, 23 septembre.

Les Allemands se sont présentés ici inopinément le 19, un peu avant minuit, en force, surprenant nos sentinelles, et ils ont procédé à l'incendie méthodique de la commune, sans désespérer. A onze heures l'agglomération comptait 418 maisons; le lendemain à l'aube il en subsistait trois, — dont celle du bourgmestre occupée par les officiers. Le 21, tout étant détruit, l'ennemi s'est replié.

Le bourgmestre de Capelle est médecin et, comme beaucoup de médecins de nos campagnes, pharmacien en même temps. Avant de se retirer, les officiers logés chez lui se sont *amusés* à saboter sa pharmacie, en mélangeant les poudres, les liquides, les pilules. Ils ont largement fait honneur au vin de sa cave et ils ont vidé ensuite dans la fosse d'aisance tout ce qu'ils n'avaient pu boire. L'un d'eux s'était emparé d'une petite statuette de la Vierge pour en souiller le plâtre de croquis obscènes. D'autres, au moyen d'un diamant, ont tracé leur signature à même les boccoux, sous des formules patriotiques ou ordurières.

Dans le village, tout est décombres. On relève quatre foyers d'incendie dans l'église, avec des traces de dynamite sous les piliers écroulés, et le coffre-fort de la sacristie a été forcé. Un autre coffre-fort a été violé chez le notaire. Deux pensionnats de jeunes filles, célèbres dans la région, ont été livrés aux flammes. Ici encore les habitants ont fui; il n'en reste pas quarante.



La Bataille



Berlaere, 25 septembre.

Me voici sur les bords de l'Escaut, devenu accidentellement agent de liaison en remplacement d'un brave tué hier au retour d'une mission de reconnaissance.

Berlaere est défendu par de l'infanterie en quantité sérieuse. Mais, en fait, on ne fait, au village, que la cuisine : les hommes sont ailleurs. Là, dans les locaux de l'école et dans la salle des fêtes, on a installé des fourneaux devant lesquels des chefs improvisés « fabriquent » sans discontinuer des vivres chauds pour les bataillons au feu.

En auto, les repas partent vers les frustes restaurants installés à quelques kilomètres, le long du fleuve, dans les tranchées.

Je porte des plis de Berlaere vers notre front et me voici au pont de Schoenaerde, sur l'Escaut, où est déployé le détachement Anspach, sous les ordres du major Dupont, toujours d'humeur égale et souriant.

Au moment où j'arrive, les patrouilles cyclistes rentrent, traversant le fleuve, et annoncent que les Allemands sont, de l'autre côté, à peu de distance de la voie ferrée. Cela d'ailleurs confirme les renseignements que j'apporte et qui annoncent au major le passage de l'avant-garde vers Alost, d'une colonne de six mille prussiens.

Devant nous, les débris impressionnants du pont ; à droite un paysage exquis de calme reposant. Par de-là le fleuve, la grand'route de Termonde à Gand et, à quelques mètres de là, le talus, sans hauteur, du chemin de fer de Malines vers Gand.

C'est donc là qu'est l'ennemi.

Le major donne rapidement quelques ordres, les derniers, les suprêmes recommandations. Les hommes disparaissent dans les tranchées, l'état-major derrière le mur d'une ferme et le silence reprend ses droits. On sent que « cela va commencer ».

Brusquement, devant nous, derrière le léger talus du chemin de fer, le canon tonne, déchirant l'air avec fracas. Le bruit des mitrailleuses se joint au grondement formidable des pièces et la fusillade, à son tour, fait rage.

L'ennemi vient d'être attaqué soudainement par une force belge appuyée à Lede.

De nos tranchées, nous ne voyons pas encore les boches. Nous sommes positivement abasourdis. Les hommes sont calmes autour de moi et pour un moment, les plaisanteries, généralement de mises, sont suspendues.

Tout à coup, derrière nous, à quelques mètres, semble-t-il, un bruit terrible qui nous saisit : quatre batteries belges établies derrière nos lignes, à quelque trois cents mètres, crachent la mitraille en même temps, ouvrant un feu d'enfer. Les projectiles en sifflant, passent par-dessus nos têtes. Cela dure à peine de quelques minutes que, déjà, nous voyons arriver vers nous d'autres obus. Les Allemands répondent à notre artillerie et le duel par-dessus nous commence. C'est à devenir fou et l'instant est tragique : leurs projectiles tombent en arrière de nos tranchées et font des trous immenses, faisant jaillir la terre en gerbes arrondies. Cependant nous sommes moins émus depuis que les nôtres, derrière nous, tirent, tirent sans discontinuer.

Quel enfer ! Quel ouragan de mitraille !

Un biplan, haut dans le ciel, passe. Et entre lui et nous sifflent des obus. Le spectacle est grandiose.

À notre gauche, la fusillade maintenant crépite. Les nôtres tirent. Au bout de la tranchée, là-bas où le fleuve fait un coude brusque, nos braves chasseurs ont ouvert le feu sur des cyclistes allemands qui s'approchaient, dissimulés derrière les roseaux de la berge.

Le combat sur ce point est violent. Le major y court lui-même et fait donner les hommes de réserve et alors

la fusillade devient générale et terrible. Chacun détend ses nerfs en déchargeant son arme. Le combat fait rage, les balles pleuvent.

Tout à l'heure, avant de tirer, nous avons plus que de l'émotion, une sorte d'ahurissement, comme un brusque arrêt du cœur, la sensation du noyé qui se sent emporter par le courant ou les vagues. Maintenant, le sang reflue dans les veines. On tire avec rage, sans viser, au hasard, comme on peut. On tire pour tuer. Moi qui ne tuerais pas une mouche, j'ai hâte de recharger mon arme et j'y vais gaiement. Chaque soldat, là-bas, qui tombe est une victoire pour nous. A mort, ces hommes que nous ne connaissons pas...

Enfin, les masses prussiennes se retirent et repartent par la route de Termonde, abandonnant des blessés, des morts et du matériel. Nous voyons cela distinctement d'où nous sommes. Le duel d'artillerie continue par-dessus nous mais déjà l'habitude est prise, on n'y songe plus.

On sort, avec d'infinies précautions, des tranchées et voici que des hommes prennent possession d'une barque sur le fleuve. Ils vont, sur l'autre berge, reconnaître si l'ennemi n'est pas là-bas, vers la gauche, près du talus, dans la ferme que nous voyons criblée de balles.

Moment émouvant. Nous sommes au bord du fleuve, le doigt sur la gâchette du fusil prêt à protéger les nôtres qui passent l'eau. Les voici de l'autre côté. En tirailleurs, ils vont vers la ferme. Elle est évacuée !

Maintenant ils reviennent pas à pas en arrière et sur la route, lorsqu'ils aperçoivent les bicyclettes, les sacs,

le matériel des prussiens en fuite. Très rapidement, ils ramassent tout sous les obus qui sifflent encore dans le ciel et embarquent avec leur butin, aux acclamations enthousiastes du bataillon spectateur.

Un autre détachement, plus loin, traverse encore le fleuve et un lieutenant va, vers Schoenaerde pour, du clocher du village, repérer les positions de l'ennemi, renseignement demandé par la batterie belge derrière nous.

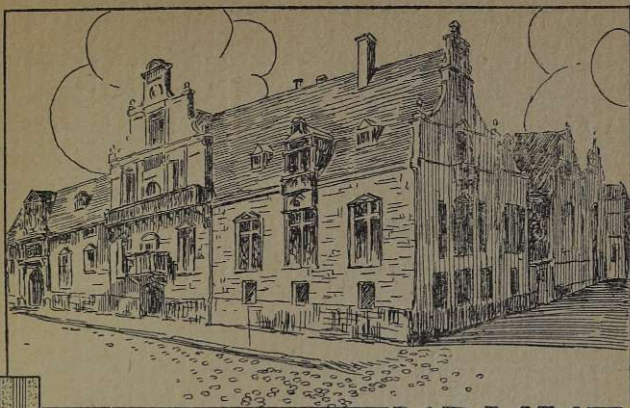
A présent, les brancardiers accomplissent leur œuvre de bonté et relèvent les blessés et les morts. Nous n'avons nous, que des blessés peu grièvement du reste.

Mais l'alerte fut chaude. Pour beaucoup, ce fut le baptême du feu et maintenant que le bruit infernal ralentit quelque peu, ils redeviennent joyeux, facétieux et déjà... demandent quand on va pouvoir continuer à les canarder, ces sales boches !

Je regarde l'heure : voilà deux heures que dure l'affaire !

J'aurais parié qu'il y avait à peine quelques minutes. Le voilà bien, l'idéal passe-temps...





MALINES

Malines, 28 septembre.

Je suis retourné ce matin voir Malines...

Pauvre vieille petite ville jolie et si calme. Quel trouble a jeté en elle le passage des barbares et quel lamentable et triste aspect est le sien ! Ah ! les navrantes brèches ouvertes par le canon dans ces vieilles maisons si calmes, si paisibles, qui virent couler tant et tant de siècles. Ah ! les plaies de cette magnifique tour Saint-Rombaut, qui clame haut par-dessus les autres clochers, les toits et les campagnes, la fierté de la conquête des chartres communales ! Vieux souvenirs splendides d'un passé magnifique que des brutes indignes de notre civilisation souillèrent ; souvenir durable qui a résisté au temps et aux destructeurs, qui reste debout, altier

et conquérant, et qui continuera malgré eux, à crier loin la splendeur de la ville frappée, de la ville meurtrie !

Ma première visite hâtive, entre les Prussiens vainqueurs et insolents et les Belges arrivant, dans la fiévreuse rage et le désir de la vengeance, ne m'avait pas permis de voir les blessures de l'église et des maisons.

Ce matin, au contraire, sous le clair soleil, j'ai vu l'étendue du massacre, j'ai pu me rendre compte de ce que fut le drame.

Car, retenez ceci, tous les boulets, tous les schrapnells eurent la même ultime direction. Ces massacreurs d'enfants et de glorieux souvenirs du passé, ne visèrent que la Tour. Le reste leur fut indifférent ; faire choir la grande Tour, dominante à trente kilomètres de rayon les intéressait seulement. Et toutes les maisons blessées, toutes les vieilles constructions comme tous les immeubles abattus, le furent par des projectiles mal dirigés, lancés trop à gauche, trop à droite, trop bas ou trop haut.

Evidemment, le hasard, meilleur des pointeurs de Guillaume le destructeur, fit que des obus vinrent abîmer l'église et la tour, et l'abside, et les clochetons et les niches de pierres. Mais la Tour, comme un drapeau, resta droite ! Un schrapnell alla même briser les aiguilles du grand cadran qui est en haut de Saint-Rombaud, mais peu importait : la vieille bâtisse tint bon contre les canons prussiens et, notez ce détail, le carillon réputé ne cessa pas de sonner les heures, les quarts et les demies.

Tandis que la Tour était ébranlée, tandis que les den-

telures de l'abside s'écroulaient, tandis que l'intérieur du lieu pieux était saccagé, tandis qu'autour de la place, les maisons, comme des châteaux de cartes croulaient dans un nuage de poussière, tandis que cent canons tonnaient à la fois, le Carillon superbe chantait les heures par-dessus la ville et pour les paysans de Flandre.

Ce fut, à Malines, leur drapeau. Il resta droit quand même et malgré le cercle de fer et d'enfer, son chant mélodieux passa par-dessus les canons, par-dessus les troupes et porta, là-bas, vers les lignes de petits soldats belges, le réconfort...

*
* *

Et voici que déjà Malines renaît de ses cendres ! La ville morte hier a frémi en entendant défiler, musique en tête, les régiments belges. Quelques cafés se sont réouverts, quelques magasins ont suivi l'exemple. Peu à peu, les Malinois qui avaient dû fuir, traqués par la mitraille comme des fauves, revinrent chez eux et peu à peu l'administration policière se remit sur pied, se réorganisa.

Ce furent d'abord des larmes, de la tristesse désolée, du grand découragement. Puis, l'un quelconque des sinistrés — ils sont six cents — se mit courageusement à l'œuvre et commença patiemment le déblayage de son pauvre logis.

Alors d'autres vinrent qui firent de même et ainsi très rapidement, les rues se nettochèrent de tant et tant de débris. On laissa sans y toucher, pour que l'Histoire

puisse enregistrer, les quelques deux cents maisons démolies de fond en comble. Mais on essaya, là où faire se pouvait, de réparer les brèches.

Et l'on y parvint. Et la vieille énergie flamande reprit le dessus. Chacun se mit courageusement à l'œuvre et chacun fit merveille.

Aujourd'hui, la vie communale a repris, pas normale, sans doute, mais déjà encourageante.

Et Malines revit ! Malines déjà renaît et dès maintenant cherchera à vaincre le malheur, à refaire les beaux jours de la riche et belle cité. Frappant exemple du courage civique des populations belges.

Ce matin, le fort voisin de Waelhem tonnait, tonnait sans discontinuer. Et dans Malines, la vie allait son petit train-train presque normal : les commères, sur le seuil de leur porte, parlaient des événements désormais fameux ; les marchandes, le long du marché étalaient les produits de la somptueuse campagne flamande et le soleil, comme hier, comme demain, en grand seigneur, inondait la ville belle d'un magnifique passé, où la pierre avait résisté à la force brutale et lâche.

Mais, tout de même, derrière la grand'place et pas loin du marché animé et pittoresque, des soldats passaient qui allaient combattre d'autres soldats ; des canons roulaient qui allaient essayer de réduire au silence les pièces qui ne semaient que mort et destruction.

Pauvre sol belge !

Anvers, 2 octobre.

Rencontré ici un journaliste français, envoyé spécial d'un grand journal parisien. Conversation intéressante. Echange de félicitations. Je copie une note qu'il me montre. C'est un passage de l'interview d'un *député bavarois* par un journaliste londonien.

« Nous n'aurions pas dû, dit le député bavarois, violer la neutralité de la Belgique. Cela nous a fait une mauvaise réputation (*sic*) auprès des autres États neutres. D'autre part, cela nous a fait perdre beaucoup d'hommes, gaspiller un temps précieux, et nous n'en avons tiré aucun profit réel. Si nous ne l'avions pas fait, nous ne serions pas en guerre avec l'Angleterre, par conséquent nous n'aurions pas perdu l'appui de l'Italie, et la guerre avec la France serait déjà probablement finie. Par l'Alsace et la Lorraine nous aurions en deux mois gagné Paris. Si nous avions alors agi avec prudence, nous eussions accordé à la France de très bonnes conditions, de telle sorte qu'il n'y aurait eu aucun obstacle à des relations amicales dans l'avenir.

« Il ne serait plus alors resté que la Russie.

Si l'Allemagne et l'Autriche n'avaient eu que la Russie à combattre, vous l'admettez bien, la victoire eût été certaine ».

Plus loin, à propos des Anglais, cette phrase qui est un programme et une menace :

« Quant à l'Angleterre, ce n'est pas encore le moment d'en parler. Tout le monde connaît nos intentions. Il est très difficile de traverser le pas de Calais, mais nous espérons. »

Ça, par exemple, ce serait plus fort que Napoléon !

Hofstade, 4 octobre.

C'est à 4 kilomètres, au sud de Malines, un village de douze cents habitants, une seule rue à cheval sur la route, avec un petit château au nord, les dernières maisons défendues par le talus du chemin de fer. Nous avons là une grand'garde de vingt chasseurs à pied et le château abritait douze ambulanciers avec un fourgon. Hier les Allemands sont arrivés et, en moins de trois heures, ils ont tout détruit, — tout, absolument tout, au château et dans le village. D'une petite commune heureuse, prospère, tirant de plantureux revenus de la culture maraîchère dont elle écoulait les produits sur le marché de Bruxelles ou chez les fabricants de conserves de Malines, il ne reste que des pans de murailles calcinées. Leur dévastation accomplie, les Allemands se sont retirés. Il ne s'agissait pas pour eux de prendre, d'occuper Hofstade, de progresser vers Anvers, d'avancer leurs lignes. Ils voulaient seulement détruire : ils ont détruit. Au château ruiné, fumant, les ambulanciers aussitôt sont revenus et le pont du chemin de fer est de nouveau surveillé par une petite section de chasseurs à pied.

Les habitants ont fui avec leurs bestiaux.

Pas tous. Un vieillard demeure. Nous le voyons surgissant d'une cave où il s'est terré avec trois cochons. On l'interroge. Il se nomme Jan Vanderheyde et il a quatre-vingt deux ans. C'est son idée, sa volonté stupide et têtue de rester là « pour y crever chez lui ». Il arrivera ce qui arrivera. Ce vieux s'alimente de pain

que lui distribuent les ambulanciers du château, de boîtes de conserves de viandes que lui glissent les soldats. Deux jours durant, il s'est contenté de racines, de betteraves crues. Vainement nous lui offrons de l'emmener, de le mettre à l'abri dans Anvers ou dans Malines. Il s'y refuse : « il s'embêterait chez les autres ». Et voici le grand mot lâché : « — Je suis propriétaire. Pourquoi donc que j'abandonnerais mon bien ? » Cet étrange orgueil nous intimide et nous n'avons garde d'insister. Nous laissons Vanderheyde dans sa propriété, c'est-à-dire sur ses décombres, parmi ses solives calcinées, entre ses murs croulants, dans cette solitude et dans cette désolation...





BRUGES

Bruges, 14 octobre.

Devant le vieux beffroi, je rencontre une Parisienne charmante, musicienne experte, femme élégante dans l'acception complète du mot. Son mari est belge et, bien entendu il est au front. Elle est au littoral et comme une Parisienne, sous des dehors frivoles a généralement du cœur, elle est infirmière.

Je lui laisse la parole et je note :

« Figurez-vous, cher ami, que Raoul partit au front sans rien emporter. Je partis à Bruxelles le 15 août pour le rejoindre. Je mis un jour entier pour aller de Paris à Bruxelles et j'attendis que mon mari vint me retrouver. Or, le mercredi 20 août, tandis que les journaux célébraient le « *Tout va bien* », trop facile, les Allemands entraient dans la capitale belge ! J'en vis défilér, sans

arrêt pendant cinq jours et cinq nuits. Il en passa devant mes fenêtres trois cent vingt mille et les premiers eurent le bon goût de traîner parmi eux quelques prisonniers civils belges faits le long de la route et un seul soldat : un lancier, qui passa très fier, les mains attachées derrière le dos.

J'ai passé là des heures horribles. Je puis tout voir, maintenant !

Fin août, mon mari put me faire parvenir une lettre et me conseilla de quitter Bruxelles pour le littoral. Je partis et ce fut encore un voyage atroce. En charrette, j'arrivai à Ninove, de là, en train je pus atteindre Gand enfin de Gand au littoral, ce fut plus facile.

En septembre, vint un délégué de la Croix-Rouge qui annonça pour bientôt un convoi de blessés. Je vous avoue qu'il fut reçu sans enthousiasme. Mon hôtelier, après son départ, lança contre lui l'anathème et essaya, dans son égoïsme, d'entraîner les autres hôteliers à refuser les blessés en demandant qui payerait les frais et patati et patata... Le cœur ne se refait pas.

Brusquement, fin septembre, les choses changèrent. Le commissaire de police du patelin reçut avis des autorités supérieures qu'il fallait loger et héberger dès le soir cinq cents réfugiés ! Ah ! ce fut un beau pétard. Personne cependant n'osa protester et, de partout on apporta des lits, des matelas, des couvertures.

En quelques heures, le Casino fut transformé et le soir, cinq cents pauvres bougres arrivaient. C'étaient des familles d'Alost et des environs d'Anvers qui avaient dû fuir et qui avaient, faut-il le dire, tout perdu.

Comme ils ne logeaient pas chez l'habitant, qu'ils ne dérangent personne et que de plus, l'autorité payait les frais de leur séjour, chacun s'y mit et ils furent choyés, dorlottés, vêtus et rassasiés.

Mais, le 4 octobre, on évacua les blessés d'Anvers vers le littoral. Il arriva à Ostende, au siège de la Croix-Rouge l'ordre de pouvoir, dans les quarante-huit heures, soigner et abriter onze mille blessés. Ce fut de l'affollement ! On prévint chaque petite plage du littoral qu'elle recevrait tant ou tant de blessés. La direction de la Croix-Rouge, l'avocat Warnant et son fils notamment travaillèrent jour et nuit, dites-le en passant.

On vit, auprès de leur, des dévouements sublimes.

Tel hôtel transforma plusieurs salles, en ambulance ; telle villa devint un hôpital. Bref, tout le monde s'y mit et le littoral entier devint la maison des blessés.

Mais, comme les réfugiés, au Casino occupaient les lits prêtés par les hôtels, il y eut quelques difficultés et quelques grincements de dents. La Croix-Rouge n'osa pas avoir recours à l'administration militaire pour imposer ses réquisitions et, dès lors, quelques particuliers influents y mirent peu de bonne volonté ! On dû lutt, les gens de cœur, contre les autres. Cependant les blessés n'en souffrirent pas et finalement tout s'arrangea pour le mieux.

Le lundi 12 octobre, cataclysme ! Encore une fois brusquement, on reçoit l'ordre d'évacuer les blessés par Ostende sur l'Angleterre. L'ennemi, paraît-il, est à nos portes et Anvers est pris... A peine le travail d'évacuation commençait-il que nous vîmes arriver des centai-

nes de fuyards venus d'Anvers, de Saint-Nicolas, de Lokeren. Ils étaient suivis de troupes de toutes armes et pendant deux jours, l'armée belge en retraite disputa les moyens de locomotion aux « réfugiés » et aux blessés.

Enfin tous nos braves soldats, victimes de leur dévouement à la patrie purent gagner Ostende. J'arrive à l'instant de la « Reine des Plages », comme disaient, il y a quelques semaines les communiqués des journaux et je puis vous assurer qu'il n'y a plus, sur le littoral, un seul blessé. Il en reste soixante ici à Bruges mais nous les emporterons tout à l'heure vers Furnes et Dunkerque.

Inutile de vous dire qu'il s'est trouvé des dévouements en quantité.

Je voudrais vous en conter davantage, mais j'ai mes blessés qui attendent et les Prussiens qui avancent...

— Mais vous ne me parlez pas de vous, chère Madame.

— Que non ! Du reste j'ai fait tout juste mon devoir, cher ami, et je n'en parle donc pas.

— Vous vous êtes, je le sais, splendidement dévouée, votre dévouement...

— N'insistez pas. Tant d'autres ont fait mieux. Le peuple belge en entier, d'abord.

Le Roi



Tu pouvais de ta lèvre éloigner le calice
En livrant ton pays aux reîtres triomphants ;
Nous savons ce que fut ton sanglant sacrifice,
Nous le dirons à nos enfants !

Ton nom sera parmi les plus beaux de l'Histoire,
Ton peuple libéré se souviendra de toi ;
Et l'Avenir dira, saluant ta mémoire :
« Ce soldat fut un homme autant qu'un très grand roi ! »
(J. de KERLACQ).

Furnes, 15 octobre.

J'ai éprouvé ce matin la plus forte émotion ressentie jusqu'à ce jour : un très gros serrement de cœur et un besoin irrésistible de pleurer. Et j'ai pleuré, abondamment... et j'ai souri.

C'était le long de la route de Pervyse, à cent mètres d'un petit pont rustique jeté sur un ruisseau menu, et capricieux dans ses méandres. La belle campagne de Flandre s'étendait à perte de vue et, là, sur la gauche, insolemment campé, un vieux moulin dont les ailes continuaient à tourner.

Le long de la route, les troupes se groupaient pour reprendre la marche vers l'ennemi. Un régiment de ligne allait vers le front prendre ses positions de combat et vaincre ou mourir pour la défense de ce dernier morceau de notre pauvre et si chère Patrie.

Les hommes, par la route, allaient, devisant. Les armes en faisceaux formaient deux lignes le long du chemin, et, du hameau voisin arrivaient les derniers occupants, restés qui à boire, qui à écrire le dernier billet peut-être.

Sept heures venaient de sonner lorsque, brusquement, un clairon, à quelques centaines de mètres résonna.

En un clin d'œil, la scène changea. Le colonel vint, qui courrait. Les officiers prirent leur place respective et déjà derrière les faisceaux, les hommes s'allignaient. Le régiment, en un instant, fut prêt, l'arme au pied.

Une automobile bleu sombre arrivait lentement. Lorsqu'elle fut à quelques dizaines de mètres, un bref commandement retentit.

— Garde à vous. Présentez, armes !

Un seul mouvement. Tous les hommes étaient figés, splendides de mâle allure. Les clairons sonnèrent « aux champs » et l'auto s'arrêta.

Le Roi Albert I^{er} descendit avant même qu'un aide de camp fut à la portière.

Vêtu sobrement d'un costume bleu, le képi enfoncé énergiquement sur la tête, sans gants, botté jusqu'aux genoux, le Roi portait seule, sur la poitrine, la Médaille militaire française.

Il alla droit au drapeau, s'inclina, fit reposer les armes. Alors, sans affectation, simplement, presque en camarade, il s'entretint avec le colonel puis passa devant le régiment tout entier, se faisant présenter chaque officier, leur serrant affectueusement la main.

Après quoi, il revint vers le centre et pas très haut, pas très longtemps, il parla, ne faisant guère de discours, disant seulement les mots qu'il fallait, électrisant les hommes et sachant parfaitement bien que, désormais tous ces gars-là se feraient tuer jusqu'au dernier si bon Lui semblait !

Ah ! la belle figure de chef. De superbe stature, les épaules larges, les traits prononcés, le souverain regardait ses hommes droit dans les yeux. Ses bons yeux clairs semblaient mouillés de larmes. Mais le geste bref et précis traduisait la volonté de fer qui transfigurait ce grand timide.

Et je me souvenais brusquement du même souverain faisant à Bruxelles sa Joyeuse Entrée. Je revoyais cet air doux, ce calme qui, cependant, semblait à dure épreuve, et surtout cette impression d'insurmontable timidité.

Qui, à cette heure-là, eut soupçonné que Albert I^{er}, sensible et rougissant, serait le chevalier de la Volonté. Chacun de nous savait qu'il ferait tout son devoir, qu'il était le champion de l'Honneur, mais aucun ne soupçonnait que l'heure tragique nous menaçait déjà et qu'elle allait offrir au jeune Souverain l'occasion de donner toute sa mesure, de s'affirmer un chef et de montrer au monde quel noble Roi était celui des Belges.

Ni nous, Belges, ni personne ne connaissions le cœur et l'âme de ce simple et très grand et très pur héros.

Lorsqu'il apprit l'ultimatum allemand, il dit simplement :

— Attaqués par ces gens-là, nous aurons chaud !

Nous eûmes chaud, oui, mais la Belgique avait relevé le gant, défendu l'Honneur et montré qu'un petit royaume peut avoir du cœur quand il le veut.

Albert I^{er} a conscience du malheur qui maintenant s'acharne sur son pays. Mais il donne le haut exemple de l'abnégation et de la bravoure. Aucun palais, aucun décorum, simplement brave, il vit la vie des braves et se fait adorer de son armée comme de son peuple.

Et l'Histoire n'oubliera jamais qu'au moment où il fallait que fut écrite une de ses plus belles pages, Albert I^{er}, sans une hésitation, avec une belle assurance qui traduisait une pure et noble conscience vint, et mena au combat son peuple, qui n'eut pas une minute de défaillance.

Héroïque et sublime, le Souverain du peuple belge a fait de son armée une légion de héros.

A ses côtés est une femme digne des plus grands éloges, des plus beaux hommages : Elisabeth, Reine des Belges. Leurs deux noms resteront éternellement unis dans la gloire, et au Grand Livre d'Or de la civilisation, le pays tout entier les inscrira l'un à côté de l'autre, comme ils vivent, comme on les vit là-bas sur les champs de bataille, et souvent près des blessés exténués, pour qui leur présence était le plus magnifique des baumes.

Ce que j'écris ici, nous le pensons tous, de nos Souverains bien aimés.

Furnes, 17 octobre.

Je reçois ici des nouvelles d'Anvers. Elles parlent de l'entrée des boches et de la chute de notre citadelle. De cela, nous parlerons plus tard et ce n'est pas ici la place d'une dissertation sur les espoirs et les réalités.

Citons donc les passages intéressants de la lettre qui émane d'un commerçant riche qui n'a pu s'éloigner par aucune gare, il a tenté de fuir à pied et a été rejeté vers la place où il est resté jusqu'à la fin du bombardement.

« On voyait », écrit-il, « les gens les plus riches s'en-
« fuir avec des charettes à bras, entre autres M. C...,
« qui s'était déguisé en ouvrier et poussait devant lui
« toute sa famille jusqu'à la frontière hollandaise. Ceux
« qui ne pouvaient gravir jusqu'au sommet ce cal-
« vaire, se réfugiaient dans les bois de Capellen, de
« Calmthout, d'Esschen, et beaucoup y sont morts. On
« m'avait signalé que ma sœur, partie de son côté
« comme une folle, son bébé sur les bras, s'était jetée
« dans les bois de Capellen. Je suis allé l'y chercher et
« j'ai eu le bonheur de l'y découvrir. Le bois était plein
« de cadavres, surtout de cadavres de petits enfants.
« Nulle part on n'aurait trouvé seulement une bouchée
« de pain. »

La lettre contient quelques renseignements sur le

bombardement de la ville. Notre Anversois croit que sa ville a reçu 3,400 bombes.

« Les dégâts causés par le bombardement s'élèvent à
« des sommes énormes. C'est surtout sur Berchem qu'a
« porté l'effort de l'artillerie allemande, volontairement
« ou non, et la plus grande partie de ce faubourg est
« détruite. Le Palais de Justice est détruit; le Musée
« est sérieusement atteint; place de Meir, les magasins
« de l'*Innovation* ont brûlé. Les rues les plus éprou-
« vées sont la rue de la Justice, la rue du Palais, la
« rue Van-Brée, la rue du Péage, l'avenue du Sud. Au
« centre de la ville, le Marché aux Souliers a été détruit
« dans la partie qui fait face à l'hôtel du Gouverneur
« provincial. Place Verte, la Taverne Royale et l'Hô-
« tel Saint-Antoine ont été incendiés. Graves dégâts
« aussi au Marché-aux-Œufs (côté des numéros im-
« pairs) et rue des Douze-Mois, près de la Bourse, des
« deux côtés ».

Voici maintenant quelques lignes sur l'entrée des Allemands dans Anvers.

« Les Allemands sont entrés dans la ville le vendredi
« à midi, en chantant et en arrachant tous les drapeaux
« belges ».

« Aussitôt entrés, leur cavalerie massée dans les gran-
« des voies conduisant au port, leurs canons en batte-
« ries le long des boulevards, ils ont réuni au Parc tout
« ce qu'ils ont trouvé de vêtements militaires dans les
« casernes ou les magasins et ils en ont fait un feu de
« joie. Leurs hommes ont d'abord dormi sur le trottoir,
« parmi les bottes de paille. Des mitrailleuses sont

« braquées sur la toiture de la gare centrale. Dès le sa-
« medi leurs musiques militaires se sont fait entendre
« sur la place Verte, mais avec leurs soldats seulement
« comme auditeurs. Après le troisième jour de l'occu-
« pation, leur nombre s'est considérablement diminué.

« Des fuyards sont revenus en assez grand nombre
« mais pour repartir presque aussitôt. Le gouverneur
« allemand a fait afficher une proclamation qui l'en-
« gage au respect des propriétés privées : elle n'inspire
« pas confiance.

Heureusement...





Dunkerque, 20 octobre.

C'en est fait ! Après Liège, Namur. Après Namur, Anvers. Maintenant voici les hordes à Ostende, à Bruges et jusqu'à Courtrai. Des neuf provinces belges, huit sont sous la botte prussienne. Une reste belge et grâce au magnifique exemple royal, nos troupes vont la défendre route par route, haie par haie, maison par maison, mètre par mètre.

Le drapeau belge flottera sur le sol encore belge jusqu'à ce qu'il y ait un soldat debout. C'est tout à l'honneur de la Belgique, c'est mieux que de l'héroïsme, c'est le sacrifice d'un peuple et d'une race.

Mais quel spectacle navrant et lamentable que celui auquel nous assistons à la frontière même de notre pau-

vre pays. Quelle page grandiose à écrire pour montrer les malheureux citadins, les paysans entêtés, obligés malgré eux de fuir devant l'envahisseur et ne pouvant même plus sauver les hardes nécessaires, les quelques objets chers aux vieux qui espéraient mourir entourés d'eux.

Et cette retraite en bon ordre, de l'armée impuissante à mettre une barrière au flot toujours plus envahissant des bataillons ennemis ; ce défilé de canons, de charrois, d'autos, de munitions ; ces trains longs et lamentables de voitures remplies de pauvres bougres blessés, qu'on transporte d'étapes en étapes depuis Aerschot, depuis Halen, depuis Malines et après Anvers, après Saint-Nicolas, après enfin Ostende.

Que de misères ! Que de tristesses ! Que de sacrifices ! Que de souffrances ! Quelle page de gloire, oui certes... Mais à quel prix.

La France est là, toute proche, qui nous accueille loyalement, qui a supprimé les frontières, qui nous crie : « Venez, vous êtes chez vous ». Certes oui, nous y allons, au pays ami, au pays des grandes idées et des manifestations idéales. Mais, quand même, chacun de nous, lorsqu'il passe, sur la route encombrée, dans le douloureux cortège, devant la petite maison du dernier poste belge de douane, a un serrement de cœur et laisse couler des larmes qui apaisent.

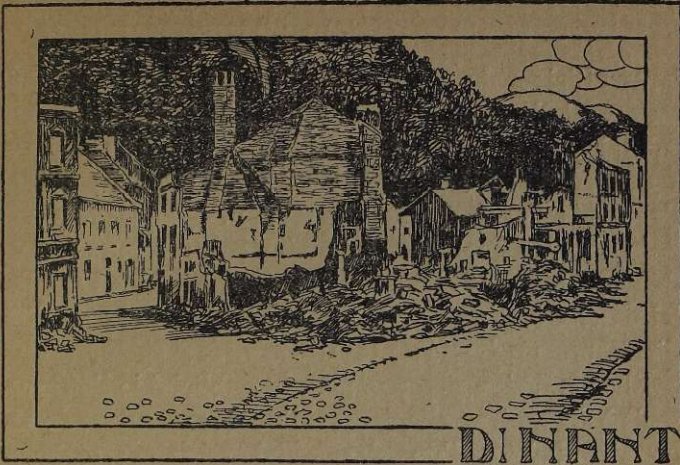
A quand le retour au pays ? Dans quel état sera-t-il, le pays ? Combien d'entre nous retrouverons intact le clocher du cher village, la maisonnette que l'on rêva si belle.

Ah oui, je sais, les indemnités... Mais l'argent ne fera pas encore, cette fois, le bonheur.

A quoi bon d'ailleurs de si tristes pensées !

Il fallait agir ainsi, il fallait faire ce qui fut fait : nous travaillerons avec plus d'ardeur, nous referons nos « chez nous » et surtout nous aurons une Belgique plus forte, plus puissante, mieux capable de dire désormais : « Halte, on ne passe pas. L'armée nationale est là qui barre la route et qui veut qu'on nous laisse vivre en paix ».





Une Lettre



La garde civique belge, très vraisemblablement sera morte, de sa belle mort, dès après cette guerre. Nous aurons en Belgique, le service personnel et, sans aucun doute, tout député qui ne serait pas de cet avis, sera renvoyé, très bientôt, dans ses foyers.

Disons-le froidement, cette bonne vieille institution aura fait l'objet de toutes les plaisanteries. Elle aura, cette garde civique souvent amusante, permis beaucoup de faciles succès aux revuistes et beaucoup de nos bril-

lants officiers de carrière, ceux-là même qui, suivant un mot drôle de quelque bon bruxellois — se faisaient militaires pour ne pas être soldats — sûrent la plaisanter aimablement jusque dans les rangs et même devant l'ennemi ! J'en fus, hélas, le témoin.

Je n'ai pas qualité et j'ai moins encore l'intention de défendre la garde civique. J'ai tenu cependant à publier ici une lettre d'un citoyen Belge digne de cette qualité, dictée par un brave et loyal cœur.

Elle est écrite, non pas pour la publicité je l'affirme, mais à un ami, et elle émane d'un commandant de volontaires belges, d'un des officiers de ce régiment Reine-Elisabeth, dont j'ai parlé ici même en termes élogieux parce que, de tous les corps spéciaux, il fit le mieux son devoir et comprit que si le Roi lui confiait une parcelle de la défense du territoire, il s'agissait d'un sacerdoce, d'un devoir sacré et non d'une partie de plaisir où l'on cottoie les dangers en cherchant à bien les éviter.

L'auteur de la lettre, comme ses camarades, avait été licencié le 14 octobre, après soixante-dix jours de campagne. Sa fortune et ses relations lui permettaient à Paris, une vie momentanée facile et brillante. Il la préféra autre.

Je ne change rien à l'intimité de cette page.

*
**

H., 6 novembre 1914.

Mon cher Ami,

J'ai voulu attendre pour t'écrire d'être complètement fixé sur mon sort.

Me voici donc attaché au centre d'instruction de la troisième division d'armée, en qualité de capitaine-commandant. Au milieu du désarroi qui a suivi la retraite de l'armée, il n'a pas été facile d'arriver promptement à un résultat. Avec un peu de diplomatie et en m'adressant directement au ministre de la Guerre, j'ai pu surmonter les difficultés et surtout combattre cet esprit militaire d'après lequel un officier de garde civique est toujours un intrus. Mais j'aime la lutte et allez-y donc ! Je n'ai pas hésité à écrire deux fois au ministre et à me présenter au général de Selliers de Moranville, Inspecteur de l'Armée. On m'avait représenté cet officier supérieur comme un homme peu abordable, difficile. Je ne m'en suis guère aperçu. Au contraire son accueil a été charmant, sans morgue et sans prétention. A ma première visite, il m'a même dit que ma figure et mon allure lui plaisaient, mais que n'ayant pas les pouvoirs nécessaires pour accepter mes services, il était le premier à le regretter. Bref, c'était me renvoyer au ministre. J'ai donc insisté auprès de celui-ci ; les pouvoirs nécessaires ont été donnés et j'ai été nommé d'emblée sans examen. J'ai aussi plaidé la cause de plusieurs de nos officiers et cinq de ceux-ci, après examen, ont été désignés.

Je te donne tous ces détails pour le cas où tu voudrais faire comme moi. Tu connais ainsi la voie à suivre.

J'ai ici une compagnie de 294 hommes, deux sous-lieutenants et le cadre. A 7 h. 1/2 du matin, départ pour la plaine d'exercice. Une heure de marche. A 11 h. 1/2, rentrée à la caserne, puis rapport du com-

mandant de compagnie. Je quitte le quartier à midi et me rends à l'apéritif avec les camarades. A 1 h. 1/2, exercice à la plaine. A 4 h. 3/4, rapport du major et à 5 heures, je quitte le quartier. Et voilà. C'est fatigant pour certains officiers qui ne sont pas entraînés ou qui souffrent des pieds. Pour moi, c'est idéal et cet après-midi, quand, après avoir porté la compagnie en tirailleurs, par bonds successifs, par renforcements et prolongements, en rampant à certains moments, jusqu'au sommet de la crête de la falaise donnant sur la mer, j'ai été tout surpris, au moment de l'assaut général de ne pas être le dernier. On est entraîné malgré soi. Il faut dire que dans ces trois cents jeunes gailards de dix-neuf ans, il n'y en a pas un qui se plaint. Tous sont pleins d'une bonne volonté qui m'a été au cœur. Car tous ces jeunes gens sont des miliciens de la classe de 1914 qui sont arrivés ici il y a trois semaines, à pied, en chemin de fer ou en bateau. Ils n'ont presque plus de chaussures et comme vêtements, des complets de 25 à 30 francs, usés, déchirés. Et malgré tout ils sont pleins d'ardeur, d'une ardeur admirable qui pousse les habitants du pays à les saluer. L'intendance française va nous fournir des bottines, chemises et caleçons en attendant que nous ayons des uniformes. On en fabrique à Bordeaux 40.000.

En résumé, je suis très satisfait de ma situation et, si ce n'était l'horreur de la guerre et l'idée que les parents et les amis de Bruxelles ignorent encore où je suis, je trouverais que mon séjour à H., devant la mer superbe, avec la mission de former des hommes et des soldats

pour reprendre à l'ennemi notre pauvre Belgique, est un sort que je n'avais jamais prévu, mais qui me va.

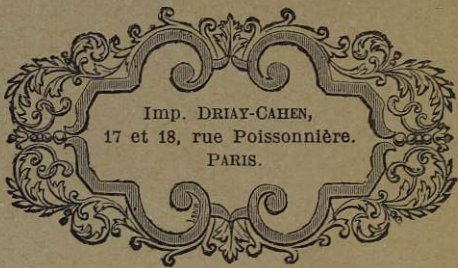
Et puis, vois-tu, j'ai la conscience tranquille : il me semble que je fais pour la Patrie, mon devoir. N'est-ce pas, mon cher G., ce que, depuis le jour de l'agression allemande, nous avons cherché !

Ecris-moi, etc...

*
* *

Cette lettre n'est-elle pas superbe. Ne valait-elle pas le plus beau des reportages. Et même son auteur, en l'écrivant à un ami intime, ne soupçonnant pas qu'elle dût avoir la moindre publicité, n'honore-t-il pas la garde civique belge tout entière ?







PARIS-TÉLÉGRAMMES
*agence française
d'informations*